



Deux copains

William Chapman

LIREGRATUITEMENT.COM

Deux copains

William Chapman

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE PARAVENT NO

Quand, pour riposter à une fable, que M. Fréchette avait publiée contre moi, sous la signature du petit Gonzalve Désaulniers, je commençai à enlever au lauréat les plumes qu'il s'était appropriées ça et là depuis trente ans, il loua le nommé Henri Roullaud pour le défendre ^.

Et Henri Eoullaud se mit en campagne.

Seulement, le défenseur, on se le rappelle, ne fit pas une campagne bien longue ; et l'on rira encore longtemps de la binette que firent les deux copains le jour où. je prouvai que l'un et l'autre se valaient comme plagiaires.

Or, pendant que Roullaud, culbuté par une de mes révélations, se débattait encore, les quatre fers en l'air, M. Fréchette, pour faire oublier la mésa-

1 — I>.a plupart des articles qu'on va lire ont été publiés dans la Vérité.

venture de son paravent si brnsquement renversé et détourner l'attention de mes articles du Courrier (ht Canada, voulut tenter un autre plan stratégique : il attaqua le Père Laçasse.

11 le fit d'une façon ausi-i Inutale qu'idiote, et s'évertua à se montrer le plus chatouilleux et le plus vindicatif possil>le, pour faire croire cpie si les bagatelles que le spirituel abbé avait écrites sur son compte, à propos de Sarali Bernhardt, suffisaient à le rendre fou furieux, conséquemment mes critiques ne l'attei-

gnaient aucunement, puisqu'il ne se donnait pas la peine d'y répondre.

Le public vit le truc, se moqua de lui, le méprisa comme il le méritait, et plusieurs de ses fervents, entre autres, M. Cboquette, lui tournèrent le dos.

Enfin mon livre — L(.Laaréfit — parut.

A son apparition, M. Fréchette continua d'affecter le dédain et fit le mort.

Il fit le mort durant un long mois.

Mais, un jour, voyant (|jie mon volume avait du succès en librairie, il n'y put tenir ; il se décida à louer un nouveau paravent, et se mit à tirer sur moi, caclié derrière Marc Sauvalle, le même Sauvalle qui a signé Tautobiographie du Ijiuré'it dans les Iloi-niies (In Jour.

LE TARAVANT NO 2

Durant six semaines M. Fréchette a tiré avec la même poudre qu'avait emplo[^]-ée Roullaud, durant six semaines il a fait mentir aussi stupidement le paravent numéro deux que le paravent numéro un.

Pour entrer en matière, Marc Sauvalle a aligné tous les titres que M. Frécliette s'est procurés au moyen de ses plagiats et de ses réclames de pain killer ; puis il a donné la raison qui m'avait engagé à écrire le Laurent, et vous allez savoir incontinent ce qui m'a fait commettre une pareille infamie.

Chapeau bas ! c'est le paravent numéro deux qui parle :

Le titre seul du volume — Le Laurrat — révèle l'intention et le sentiment qui l'ont dicté.

En effet, ce n'est pas à Loïs Frécliette que l'auteur en veut surtout, c'est au latuétot de l'Académie française, parbleu !

Comment cela " ? Ynici :

Le pauvre diable d'auteur, après avoir pondu le volume de vers ciue personne n'a lu, mais qui s'intitule Feuilles <V Erable, eut le toupet d'envoyer son œuvre aux membres de l'Académie française, avec la demande d'une couronne et d'un prix.

Tout naturellement, comme vous devez bien le penser, cette couronne et ce prix sont encore à faire le ir apparition iiu tirma-ment de la gloire de Chapman.

A ce sujet, M. Xavier Marmier disait un jour à u i de mes amis qui le visitait :

DFXX COPAIX?

— Connaissez-vous, au Canada, une espèce de détraqué.... allons donc, comment s'appcUe-t-il ?... un nom anglais, qui fait penser à un ressort de montre... quelque chose comme échappement :'

— Chapman ?

— Justement.

— Je ne le connais pas beaucoup, mais il a dû vous envoyer des vers ; il en envoie à tout le monde, c'est sa manie.

— Il a lait plus que cela : imaginez-vous qu'il nous a soumis un volume à couronner.

— Pas possible !

— Parole d'honneur !

— C'est incroyable. Et puis ?...

— Et puis, dame, on m'a chargé de lire ça ; j'en ai eu assez delà première page, vous comprenez ; c'est un pauvre toqué que cet individu-là !

— A peu près.

— Il l'est tout de bon, s'il s' imagine que l'Académie française va couronner des pauvretés pareilles.

Et bien, le volume dirigé aujourd'hui par Chapman contre M. Fréchette est né de cette mésaventure.

Assurément, il n'y a pas grand danger que M. Xavier Marmier puisse démentir ce que Marc Sauvalle dit là : le noble académicien est mort depuis trois ans.

M. Fréchette a cru qu'avec une pareille blague il allait expliquer à son avantage la publication de mon livre.

I.S l'AK.WEXT XO

Le pauv^re geai déplumé avait compté sans une réplique de ma part.

Quoi qu'il en soit, voici ce que je propose, pour combattre le mensonge que M. Frécliette a mis dans la bouche de son truellement :

Que Sauvalle ou n'importe qui de son entourage écrive au secrétaire de l'Académie française, et si quelqu'un en obtient une lettre tendant à dire que les registres de cette illustre institution établissent que j'ai demandé aux Quarante ou à l'un d'eux de couronner mes Feuilles <P Erable^ je m'engage à déclarer dans les journaux les plus importants du pays que M. Frécbette n'est pas un plagiaire, qu'au contraire il est un très honnête écrivain, et que tout ce que j'ai écrit contre lui est faux et mensonger.

Ma proposition est-elle assez raisonnable 1

Elle est si raisonnable, que M. Frécliette et Marc Sauvalle se garderont bien de l'accepter.

Et voilà pourquoi, bien certain de n'être pas obligé de réhabiliter la réputation de M. Frécliette, je dis dès à présent aux deux copains que je me moque de leurs ridicules inventions.

Au reste, tout le monde sait bien que c'est le hnirldt qui a imaginé la conversation qu'un des amis de Marc Sauvalle aurait eue à mon sujet avec un

DF.IX ccrAi>>

membre de VAcadémie ; et Tatrocc calembour écJnipp(iiH /if dans la bouelie de M: Marmier, qui était lapersoiiiiiiication de ce qu'il y a do plus discret, de plus courtois et de plus digne dans le monde des lettres françaises, est la meilleure preuve de la gaucherie et de la mauvaise foi du poète iintional et de sou truchement.

Oui, tout ce que AI. Fréchette fait dire à Marc Sauvalle est de sou invention, et, si le hiuréat avait autant d'imagination dans ses

vers qu'il en a pour mentir, je n'aurais, certes, guère beau jeu à prétendre qu'il n'est pas un poète.

Après avoir injurié MM. Chapais et Tardivel pour s'être permis de publier les articles qui composent mon Lxnrédl^ Marc tSauvalle dit ceci :

M. Henri Jîoull:uul a déjà, dans deux articles pul)Iiés dans la Minerve, levé un coin du linge qui recouvre la plaie : il ne m'en voudra pas si je me permets de proliter de son travail en le complétant.

remprunterai même Tordre qu'il a mis dans ses deuxart icles ; j'y ajouterai quelques réMcxions par-ci par-là ; et enlin je soijunctrai les aperçue dont j'ai moi-même fait la découverte.

Je n'ai donc pas à répondre à la réédition et au réchauffage des articles de lioullaud, que j'ai ronv('rs(' comme on renverse un mannequin.

LE PARAVENT XO 2

Je n'ai pas besoin de répondre à ces inepties : le public sait parfaitement cpie je ne suis pas un plagiaire.

Xon, je ne suis pas un plagiaire, et, si j'en étais un, j'aurais assurément tilouté les vers des grands écrivains français préférablement à ceux de Tauteur de J(<iii S'i.uriol et du Drapeau f<uitôiiu\

C'est son orgueil inconimensurablement stupide qui a rais dans la tête de M. Frécliette Tidée d'essayer d'établir que je l'ai plagié toute ma vie ; et le fait de n'avoir pu signaler un seul hémistiche que j'aurais pris à Victor Hugo, Lamartine, Musset, Le-

conte de Lisle, François Coppée, Sully-Prudhomme, etc., que je connais aussi bien que lui, et qui sont mes auteurs de prédilection, prouve le ridicule et la malhonnêteté du paravent numéro deux.

Quant à piller, j'aurais pris des pièces d'or plutôt que des gros sous.

Marc Sauvalle ne s" est pas borné à me reprocher d'avoir volé certains hémistiches qui appartiennent à tout le monde ; Marc Sauvalle, dis-je, ne s'est pas contenté de m'accuser de m'être approprié des banalités, il est allé jusqu'à mettre en relief de mes vers que son ami avait défigurés pour les faire ressembler aux siens.

10 DEUX COPAIXS

Et je défie le paravent numéro deux de trouver dans mes Québécois et mes FeniUfs iV Erable, aux pages qu'il indique ou dans n'importe quel journal, les alexandrins suivants qu'il m'attribue :

Avec ses pavillons claquant dans la tempête.

Je n'ai jamais écrit ça.

Minuit vient de sonner à la vieille pendule Dans le noir corridor.

Je n'ai jamais écrit ça.

De notre oubli ! — Personne ne le sait.

Je n'ai jamais écrit ça.

Te suivant du regard sur les Ilots écumeux Sombrier dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

Dans nos cercles du soir .s'était jeté le deuil.

Je n'ai jamais écrit ça.

Son portail est orné d'étranges lloraisons.

Je n'ai jamais écrit ça.

Je n'ai jamais écrit les vers qu'on vient de lire, et en chargeant votre truchement de me les attribuer, vous avez commis, M. Fréchette, un acte dont l'effronterie n'a d'égale que l'impudence des plagiats H l'aide desquels vous vous êtes édifié une réputation de poète.

LE PARAVENT XO 2 11

Xoiis allons continuer k admirer la bonne foi de M. Fréchette en faisant encore parler son truchement :

Je pourrais remplir toute nue brochure, si je voulais seulement indiquer les pièces de Fréchette qui ont été imitées, parodiées et défigurées par Chapman.

Je me contenterai d'un exemple court mais éloquent.

Voici une petite pièce publiée dans la Patrie du 14 juillet 1883, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la IJ-fiende d'un Peuple. EUe.était intitulée: France.

Quand des antiques jougs riuunanité se lasse, Quand il est quelque part un peuple à secourir, Qui donc à l'horizon voyez-

vous accourir? A genoux, opprimés 1 c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu, l'enfant de la l'orét iraîne-t-il sa misère à l'autre bout du monde. Qui donc va lui verser la lumière féconde ? Xations, saluez 1 car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurore. Pour vous joindre en faisceaux, peuples de l'univers, Faut-il percer les monts ou rapprocher les mers, Faladin du progrès, la France arrive encore!

Voilà, n'est-ce pas, de fortes pensées haljilement condensées, sobrement exprimées. Eh l>ien, voici maintenant la paraphrase, l'amplification banale. Presque point d'effort pour déguiser l'emprunt.

Marc Sanvalle n'a pas dit que M. Fréchette avait

12 DEL'X COPAIN';

volé le dernier vers de la première strophe qu'on vient de lire, à Cremazie, qui a écrit :

Peuple, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

Il a oublié cela, je suppose.

Mais laissons- le me citer :

L'huniiau!c gémit sous des jougs centenaires : La France tout à coup fait gronder ses tonnerres, Et, volcan qui vomit une lave d'airain. Elle secoue au vent les tours de la Bastille... Et l'astre de juillet à l'horizon scintille, La sainte liberté rouvre son vol serein.

L'enfant de la nature, au.K limites du monde, Tîampe sous le fardeau de sa misère immonde : La France à son grand C(eur

sent la pitié venir... Elle élève la v<>ix...et ses missionnaires Vont évangéliser les tribus sanguinaires, Et font sur les déserts tlamboyer l'avenir.

Les grandes nations, f[ue le progrès enivre, Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre Des obstacles nuisant à leur fraternité : Elle prend son compas, son pic et sa truelle... Et les monts affolés s' ent'rouvrent devant elle. Et l'océan la .*!uit comme un lion dompté.

Voilà ! Qu'en dites-vous ".'

.Te pourrais citer plus «le vingt pièces dont le lauréat déconfit a accouché de la même façon.

J'ai expliqué dans mon L'utréat comment M. Frécliette m'avait escamoté les idées dont il s'est

LE PARAVENT XO 2 13

servi pour faire les vers que son trucliment vient de mettre en regard des miens.

Marc Sauvalle vient de me fournir une nouvelle preuve à l'appui de ce que j'ai écrit sur le sujet dans mon livre, et, pour montrer, une fois de plus, la probité de M. Frécliette, je vais comparer l'explication du paravent numéro deux avec celle que le lauréat donnait, dans la Patrie du 26 juillet de l'année dernière, à ^I. l'abbé Baillaigé, qui l'accusait de m'avoir volé les idées de la pièce servant d'épilogue à la LégeinJc (^ an Pcirplc

Relisons donc ce que vient de dire le bon Marc :

Voici une petite pièce publiée dans la l'alrie du li juillet 18S3, et que l'auteur a incorporée plus tard dans l'épilogue de la Lé-

geude <Piii) Peuple. Elle était intitulée: France.

Lisons maintenant la réponse de M. Frécliette à M. l'abbé Baillairgé :

Ainsi, d'après M. l'alilié Baillairgé, il y a plagiat. C'est aussi notre avis.

Seulement le plagiaire n'est pas celui iive M. ral)bé pense;— nous sommes assez charitables, quoique misérables laïques, pour ne pas l'accuser d'une canaillerie qui ferait peu d'honneur à l'habit qu'il porte.

Non, le plagiaire n'est pas celui qu'il pense, car la pièce de M. Fréchette n'a pas été publiée pour la première fois dans la Légende d'un Peuple, mais a été composée et publiée pour la fête du 14 juillet 1883.

14 PFL'X COPAINS

Le poète en a retranché une strophe et l'a. mise en tote <io la pièce r^ui sert d'épilogue à .«on volume.

Nous nous rappelons même que, lorscpie Cliapman lut la sienne au banquet VermoncI, les gens disaient : " Mais c'est la paraphrase de ton Qua'orze Juillet, Fréchette. "

Comme on voit, M. Fréchette se contredit.

Tous les coupables, si retors qu'ils puissent être, finissent toujours par se contredire.

L'année dernière, il prétendait que la poésie dans laquelle j'avais puisé les idées de la mienne était intitulée Lr Quatorze Jaillrt, qu'il l'avait mise à la fin de la Légericd. tVmi PcKplr. ; et

maintenant il dit qu'elle portait pour titre France et qu'il n'en a pris qu'une seule strophe pour la mettre dans le livre que l'Académie a jeté au panier.

Décidément, M. Fréchette et son fidèle Marc sont mêlés, et voici ce que je propose encore, en face du mensonge du soutfieur et du soafflé :

Si Marc Sauvalle ou l'un de ses amis me montre dans la Pairie du 14 juillet de n'importe quelle année une pièce de vers de M. Fréchette intitulée Frahce, je consens à payer ii la société Saint-Vincent de Paul, de Québec, la somme de \$100. En outre, je m'engage à payer une égale somme à la même société, si l'on me fait voir, dans le journal de M. Beaugrand, à la date du 14 juillet 1883, ou à n'im-

I.E PARAVENT XO

porte quelle date de la même année, une poésie portant pour titre Le Quatorze Juillet K

1.— M. Fréclictte, depuis que l'article précédent fut publié, a admis implicitement m'avoir filouté les idées des strophes par lesquelles débute la dernière pièce de la Légende iViin Peuple. En effet, dans un banquet récemment donné, à Montréal, au consul-général de France, il a commencé à déclamer la pièce en question par ce vers-ci :

France, recueille-toi î France, l'heure est sacrée !

ayant soin de ne pas en réciter les vers du premier chant, où se trouvent les idées que je lui reproche de m'avoir volées. Et puis,— ce qui achève de peindre encore l'homme, — pour empêcher de reconnaître sa pièce originale, il en a changé le titre, qui est devenu La Mission de la France.

UNE REPLIQUE

Aux défis que j'ai portés dans l'article qui précède, publié d'abord dans la Vérité, M. Fréchette s'est contenté de répondre par un mot pour rire qui a passé par tous les almanachs de la France, de la Belgique et du Canada et à l'aide d'un mensonge qui ne pouvait passer par d'autre bouche que la sienne.

Il faut être bien à court de ressources pour recourir à d'aussi piètres moyens, et l'honorable M. Chapais a écrit dans le Comriar du Canada, à propos de cette réplique du lauréat, les lignes ci-dessous :

" Voici comment MM. Fréchette, Sauvalle, Roullaud et Cie répondent aux défis accablants que M. Clapman leur lance dans la Vérité:

Le poète ordinaire de la haillagerie, le pauvre Chapinan, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est pas un chancard.

Jusqu'aux typographes de la Vérité qui lui jouent de mauvais tours ; c'est bien le comble de la déveine.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un plagiat éhonté), il se débat comme un diable dans l'eau bénite de Tardivel-, sous les cuissons des petites ventés que nous lui avons dites.

Or il écrit : " la siiUc au prochain numéro ", et le typographe, né malin, lui fait dire : " la fuite au prochain numéro ".

" A supposer que cette coquille serait autlieiitique, on voilà une forte riposte aux coups droits que M. Chapman porte au Lauréat et à ses paravents !

" Mais il n'y a pas do coquille. On ne lit au bas de l'article de M. Cl Chapman ni " la stiite,'^ ni " Infttite au prochain numéro." On y lit purement et simplement les mots : " à suivre/" imprimés très correctement.

" Faut-il être réduit à qui" pour descendre à d'aussi pitoyables blagues ? '"

M. Tardivel ne fut pas moins sévère relativement à la prétendue coquille.

Qu'on en juge :

" Dans son premier article en réponse à M. Frécliette, publié dans le dernier numéro de la Vérité, M. Chapman porto à l'ami de Sarah et à son paravent Sauvalle i)lusieurs défis très sérieux qui demandent à être sérieusement relevés si M. Fréchette ;t quelque souci de sa réputation. Or voici intégrale-

rXE KEn.IQUE JO

meut la réi^lique des deux copains que nous apporte la Patrie de samedi dernier :

Le poète ordinaire de la laillargerio, le pauvre Chapman, puisqu'il faut l'appeler par son vrai nom, n'est pas un charnard.

Jusqu'aux typographes de la T'én/é qui lui jouent de mauvais tours ; c'est bien le comble de la déveine.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un plagiat éhonté, il se débat comme un diable dans l'eau bénite de Tardivel, sous les cuissons des petites vîr'des que nous lui avons dites.

Or il écrit : " la .s»/.V au prochain numéro." et le typographe, né malin, lui fait dire : " la fuite au prochain numéro."

" Se raccrocher à une faute typographique, en pareille circonstance, ce serait déjà un aveu compromettant pour M. Fréchette, car ce serait proclamer qu'il est dans l'impossibilité de relever les défis de son adversaire. Que dire alors du procédé de MM. Fréchette et Sauvalle, qui, n'ayant pas de faute typographique à laquelle ils puissent se raccrocher, ^■/i inventent une; ou plutôt — car ces gens-là ne peuvent rien inventer — en rééditent une qui traîne dans les mots pour rire depuis des années !

" C'est à peine croyable, M^r. Fréchette et Sauvalle ont tout simplement menti. M. Chapman avait écrit, à la fin de son article, non pas : " La suite "" 'prochain numéro" mais : à suivre. Et notre typo-

DEUX COPAIK.-

implie a mis à suivre, tel que M. Chapman l'avait écrit. Chacun peut s'en convaincre en consultant la Vérité de la semaine dernière, première colonne, cinquième page.

" En être réduit à mentir pour se faire une contenance !
Pauvre M. Frécliette, que vous êtes bien vide, et surtout que vous
êtes bien vidé !"

Oui, M. Fréchette est bien vidé, et il ne reste plus maintenant
qu'à empailler cet aigle littéraire dont le vol, naguère encore, le
portait si haut, si haut.

INTERVIEW

Pour faire croire que ce n'était pas lui qui écrivait contre moi
les articles que signait Sauvalle, M, Fréchette — quel farceur ! —
s'est fait interviewer par le paravent numéro deux, tout comme il
se fit interviewer par le bon Marc quand celui-ci signa l'autobio-
graphie du poète national dans *le Homjncs* (la Jour.

Seulement, M. Fréchette avait oublié, au moment où il écrivait
l'entrevue qu'on lira plus loin, que dans son autobio-graphie il
laissait Sauvalle le tutoyer et lui taper sur le ventre, comme le
prouvent les lignes suivantes empruntées aux *Hoariacs* da Joar :

— ëfiis-lu ce qui m'amène, Frecliette ? Tu ne deviiuras jamais.
Il faut que je fasse ton portrait.

— Comment ? Es-tu devenu photographe ?

— Non, ce n'est pas cela : je suis chargé par la direction
des *ITommos* du Jour dV'crire ta monographie ; on m'amrnie
demande' ta vie.

— Htin ?

— Disons ta biugraphiie, mais je n'ai consenti qu'à essayer ton
portrait ; veux-tu poser ?

— Ce n'est guère dans mes habitudes.

— Je le sais ; aussi, je n'insiste pas ; seulement tu vas me laisser toute liberté de saisir mes lignes, de guetter : ncs nuances, et pour cela de te faire parler un peu, de parler beaucoup moi-même, et aussi de circuler à loisir dans toute la maison, de la cave au grenier, en véritable inquisiteur.

— Mais cela n'intéressera personne.

— Tu te trompes. As-tu lu de Goncourt et sa Mais m iV an Arl-Ute ! C'est lui-même qui passe en revue ses bibelots et qui dit : "" En C3 temps où les choses dont le pojto latin a signalé la mélancolique vie latente sont associées si largement par la description littéraire moderne à l'histoire de l'humanité, pourquoi n'écrit-on pas les mémoires des choses au milieu desquelles s'est écoulée luie existence d'hommm ? ?

■ — C'est bon, tu m'as convaincu, j'y consens, mais tu m'es témoin que c'est à mon corps défendant.

Sauvalle avait convaincu M. Frécliette !

Lo compère était à son corps défendant !

îlTon, il n'y a rien qui approche pour le cocasse une pareille fumisterie.

Aussi, faudrait-il être revêtu d'une triple cuirasse

IXTEHYIEW 23

de sottise pour ne pas s'apercevoir que tout ce que disent là Sauvalle et son ami a été écrit de la propre main de ^f. Frécliette, que l'entrevue de l'autobiographie et celle des articles du pa-

ravent numéro deux ont été inventées l'une et l'autre par le poète ntitional pour trichier de blaguer mieux le public.

Au surplus, deux expressions typiques, le cœur (Jran(J ouvert ow Itirgrii'nt omert, br nm'ii largonriit OKcerte ou largement te m/ ne, deux expressions que M. Fréchette ne lâche jamais, avec lesquelles il est, comme on dit, en amour, vont prouver surabondamment mon assertion à ceux qui savent par mon L-uiréat que le poète /"ilional est toujours à bout de ressources et ne cesse de rabâcher.

Dans sa première lettre à M. l'abbé Baillargé le hmré'it disait :

C'est au moins ce que M. l'abbé Xautel a paru comprendre, et }v ne lui ai pas mf'najê (sic) une uiaîn linjement uitverle.

Dans la biographie de l'honorable M. Laurier, que M. Fréchette a publiée, quelque temps avant la sienne, dans les Hoinmes du Jonr^ on lit :

Dans SCS relations sociales Laurier ne perd rien de son prestige. Affable et hospitalier chez lui, d'un commerce charmant chez les autres, la huiin et le cœur laiitement ouverts à tous, etc.

Au commencement d'un article que l'auteur

24 DEUX COPAIXS

à'Or'Hjiii'iiix et Déti'nqués publia dans la P'/tiiedu 17 mars de cette année:

L'éclat de rire qui jaillit clair et sunoro des lèvres Linjernent ouvertes ne peut monter que d'un cœur vibrant et» lui aussi, 1 xrgement ouvert.

A la fin de la préface écrite par le poète iKitioinil pour les Refrains de Jeiiiicssr de M. J.-W. l'oïtras :

Je salue les refrains de Jcunpsse. et teinh une main largement ouverte à leur très sympathique auteur.

Dans la notice nécrologique de M Jos. Duhamel, publiée dans la Patrie du 27 octobre dernier :

Obligé à l'extrême, doué d'une charité inépuisable, jamais ami ne fut plus sincère et iv cutAo cirur pi us largement ouvert.

Voyons maintenant si les choses qu'on trouve dans la biographie de M. Fréchette, publiée dans les Hoaniis du Joar, ne sont pas suffisantes pour établir que c'est lui-même qui a écrit cette biographie :

J'escalade lestement les deux étages, et sur le palier je trouve mon excellent compagnon d'autrefois, qui me tend une niain largement cuve) te.

Son émotion, comme sa gaieté, est communicative ; le nrur toujours ouvert, la main promptement tendue, etc.

Louis, le lils aîné, si délicat (t si bien élevé; Jeanne,

INTERVIEW

l'aînée des filles, déjà grandelette. aux yeux largement ouverts, etc.

Mais ce sont les étoiles françaises qu'on y accueille le plus somptueusement et à cœur plus larr/euient ouvert, etc.

Une autre citation — prise encore dans la première lettre de M. Fréchette à M. l'abbé Baillargé :

Si les coups — et par malheur il ne peut guère en être autrement — ricochent un peu sur certains de vos confrères. ceux-ci ne devront pas s'en prendre ;i moi, mais à la corneille qui s'est mêlée d'abattre des noix, etc.

Comparons à présent les lignes suivantes, détachées de la biographie du hnriréat, signée, pour la frime, par Marc Sauvalle :

Mais autant il est indulgent pour l'ignorant involontaire et sans prétention, autant il déteste les faux savants ou les pédants qui pataugent devant lui, au milieu des Ijellcslettres, comme des corneilles abattant des noir, etc.

Tous ces rabâchages — qui n'appartiennent qu'à M. Fréchette — sont, n'est-ce pas, assez probants pour démontrer que le hui-rént a fait son propre éloge dans les Hoituncs du Jour.

Oui, il est évident pour celui qui connaît le style rococo de Marc Sauvalle que c'est le poète nation "l qui s'est portraituré dans la publication de M. Louis Taché, comme aussi c'est lui-même qui vient de se donner un brevet d'honnêteté comme écrivain dans les deux derniers articles du paravent numéro deux.

En tout cas, quand Marc Sauvalle parle à M. Frécliette dans la fameuse biographie, il est familier avec lui jusqu'à lui dire qu'il ne se gênera pas de circuler à loisir dans sa maison, delà caveau grenier, tandis que, dans la dernière conversation qu'il prétend avoir eue avec le lauréat à mon endroit, il lui l)arle le front l:)as et récliine courbée.

Mais laissons donc parler les deux copains, pour juger de cela :

M. Sauvalle. — Je me suis permis tle venir vous demander quelques nouveaux renseignements au sujet du livre de Cliapman. Est-ce qu'un interview vous ennuerait?

31. 7"m7/e//e.— Aucunement, mais je ne crois pas avoir rien à ajouter aux documents imprimés que j'ai déjà mis entre les mains de INI. lioullaud et des vôtres relativement au même siijet. Ne sont-ils pas suffisants?

M. Sauvalle. — Suffisants pour démontrer (que le Cliapman s'est gavé dans vos livres connue un étourneau dans un boisseau d'avoine, c'est vrai ; mais n'auriez-vouspas un mot à dire des accusations de plagiat portées contre vous-même par cet individu et par l'abhé Baillargé?

M. Frécliette. — A (juoi bon ? j'ai fait connaître pour ce (lu'il est l'abbé Baillaigé, dont tout le monde rit aujourd'bui. Pauvre agresseur battu, il se venge comme il peut, le saint prêtre! <Juant à l'autre, si vous étiez du pays, vous sauriez (ju'il est assez connu à Montréal et à Québec, depuis nond)re d'années, pour être tout à fait inotrensis.

Si Sauvalle »'tait du pays, il saurait (pie je suis

INTERVIEW

assez connu à Québec et ù Montréal pour être tout à fait inoifensif !

Mais Marc me connaît depuis six ans ; et, pas plus tard que le deux ou trois avril dernier, nous nous sommes rencontrés, à

^Siontréiil, en face de* bureaux de la 3Ii)hn've, et là le compère m"a félicité d'avoir mis M. Fréchette à sa place ; il m*a même remercié d'avoir fait que depuis quelque temps le lauréat dégonûS a cessé d'éclabousser — ce fut son mot — les gens qui ont le tort d'avoir moins de tokcns que lui.

Mais revenons à nos deux copains, et prêtons l'oreille à ce charmant duo :

3/. Saiivalle.—Y.h. bien, Monsieur, c'est précisément parce que je suis étranger que je viens vous prier de parler, ne serait-ce que pour la satisfaction de la colonie française au Canada, qui n'est pas au courant du pasié, et qui vous a,, vous le savez, en si liante estime.

M. Fréchette. — En ce cas, Morsieur, vous pouvez interroger ; malgré mes répugnances à m'occuper d'un pareil sujet et d'un pareil oiseau, je suis prêt à vous répondre.

M. Saiivallr. — D'abord, savez-vous ce qui a pu déterminer chez l'individu cette haine féroce?

M. Fréchette. — Rien de précis, Monsieur ; ce n'est pas ma faute si l'on s'est moqué de lui à l'Académie française, où j'avais réussi, la dernière fois qu'il m'a parlé, il se traînait à genoux...

M. San val le. — A genoux ?

28 DEUX COPAIXS

Suivent quelques insinuations qui déshonorent celui qui les formule et auxquelles un liomme bien élevé ne répond pas.

Après s'être ainsi soulagé quelque peu de la bile que mes critiques lui ont fait faire depuis quelque temps, M. Fréchette conti-

nue :

Il m'appelait " grand cœur," dans ces circonstances-là, comme il m'appelait "grand poète" dans ses pièces. Et, contiant dans mon iidillarence au sujet de mes vers, il ne se gênait point. Cliaque fois que je publiais une pièce, on était sûr d'en voir apparaître la doublure, quelque temps après • c'en était devenu une farce. Il me suivait à la piste — adoptant par derrière moi non seulement mes expressions, mes idées, mais encore mes sujets, mes opinions, mes titres, jusqu'aux rytbmes dont je me servais, \e cadre, la charpente, tout. Si je divisais mes pièces par des chiffres, il divisait les siennes par des cbiti'res. Si je les divisais par des étoiles, il les divisait par des étoiles. Si je faisais des strophes, il faisait des strophes. Sij'écrivais en rimes plates, il écrivait en rimes plates. Un hiver il me prend envio de ciseler des .somiets, voilà mon homme à gâcher des sonnets. Quand j'ébau-chais du Jdaysage, il barbouillait du paysage; quaml j'abordais l'épître, il se lançait dans l'épître. Et ([uand j'essayai du récit, il lit comme moi... il essaya.

Il est vrai que j'ai écrit sur des sujets analogues ù ceux qu'avait déjà traités M. Fréchette ; mais je n'y ai certainement pas plagié le poète JiatiO)iitl; et quel(|Ues-unos de mes pièces, que je vais mettre en regard des siennes, vont prouver que raccusation

INTERVIEW 20

qui vient d'être portée contre moi est al»?olnment fansse.

Qu'on en juge :

LE PREMIER DE L'AN

C'est le premier de l'an : Allégresse partout : On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie.... Mais le premier de l'an, pour les petits surtout, Est un jour cVincffable joie.

Pour les enhints la vie est un céleste accord : Chaque nouvelle année au bonheur les invite ; A cet âge naïf on ne sait pas encore

Comme le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est prof-md ; Ces cœurs que rien ne Dle£se ont en eux leur dictame, Et pourtant qui dira ce qui se passe au fond Quelquefois de la petite Ame?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux, Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide. Des sanglot? plein la voix, des larmes plein les yeux. Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti, par la mort emporté : — Pères qui m'entendez. Dieu vous garde les vôtres ! — Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté Le ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là, groupés au milieu de monceaux De cadeaux radieux, — bonbons, tambours, épées, Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux Où dorment de roses poupées.

Oh I les bons cris de joie ! oh ! la franche gaîté !

DEUX COPAIXS

Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire Ce timltro dlu-noceuce et de sérénité

Qui sonne en votre éclat de rire !

I^e cœur gonflé, le père ose à peine parler ! Et, tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue, La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler Deux grosses larmes sur sa joue.

— Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers Les petits innocents à la voix de mjsanges, Ces ji mets sont à vous ; prenez et divisez

Entre vous trois, mes petits anges.

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné : — Pour qui, dit le papa, cette autre part entière? — Et, levant ses grands yeux :— C'est, répondit l'aîné, Pour petit frère au cimetière.

Louis Fkéciiettk.

LE PREMIER DE L'AN

Au sein du Snhara, — la mer sinistre et dure Dont l'onde illimitée est du sable brûlant, — Sous l'implacable ardeur d'un soleil aveuglant, Se prolile parfois une île de verdure.

C'est l'oasis avec ses aspects enchanteurs, Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures. Où des sources d'eau vive unissent leurs murmures Aux concerts incessants de mille oiseaux clianteurs.

Comme un émail géant l'éden au loin chatoie ; Et dès qu'un groupe arabe, en marchant vers Alger, Voit à l'horizon bleu ses palmiers émerger, Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu'elle va trouver là

Des fruits délicieux, des eaux rafraîchissantes...

I^•TEI;vIE^\' 31

Elle aborde dans l'île aux rives séduisantes En rcjïardaiit le ciel et répétant : " Allali " !

Elle dort tout un jour au bord de quelque source. Bercée aux trémolos des oiseaux faniillieis, Laissant paître au hasard, à travers les halliers, Les pauvres méharis tout brisés de leur course.

Elle dort sousj'arceau d'arbres toujours en Heur ; Et quand les chameliers, remis de leurs fatigues. Quittent ce paradis plein du parfum des figes. Ils gardent dans leur veine un peu de sa fraîcheur.

Dans le désert des ans, dans cette aride plaine Qu'en suivant notre étoile il nous faut tous franchir. Il est des oasis, où, pour se rafraîclûr. S'arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jours d'un éclat idéal : De ses rayons divins l'espérance les dore ; Et sitôt que notre œil en voit poindre l'aurore, Nous la saluons tous d'un long cri triomphal.

Demain, nous entrerons, malgré nos froids sévères.

Dans un de ces édens rians et gracieux,

Et là, rangés autour de mets délicieux,

Pour boire au nouvel an nous choquerons nos verres.

Las de marcher toujours en quête de bonheur. Las de courir après tant de chimères vaines, Nous nous reposerons sous des ombres s-_reines. Bercés à des refrains qui monteront du cœur.

Nous nous reposerons au bord de sources calmes Dont nul
soutHe jamais ne vient rider l'azur ; L'arbre de l'amitié, plein
d'un parfum si pur., Au-dessus de nos fronts balancera ses
palmes.

DEUX corAixs

Demain, à l>ien des pleurs des chants succéderont ; L'enfance
frémira d'une joie infinie ; Aux foyers tout sera paix, lumière,
harmonie, Et dans un même élan tous les cœurs s'uniront.

Et quand nous quitterons, l'âme toute ravie,

Ce paradis qui point à l'horizon neigeux.

Nous nous sentirons tous plus forts, plus courageux.

Tour affronter encor le désert de la vie.

Réjouissons-nous donc d'avance au coin du fou.

Et, comme les Bédouins saluant la ramée

De l'oasis ombreuse et toute parfumée.

Levons les yeux au ciel et disons : " Gloire à Dieu ! "

W. Chap.man.

SPENCER WOOD

En remontant le fleuve, on fait la découverte D'un pavillon tout
blanc coquettement assis Sur un coin de falaise en tuf, aux flancs
noircis. Et dont la large épaule est de grands bois couverte.

rius loin, s'il sonde un peu les massifs éclaircis, L'œil aperçoit,
au fond d'une clairière verte, Une altière villa doTit la porte entr'
ouverte Sourit hospitalière à vos pas indécis.

Vaste i^iazza, sentiers fleuris, fraîches ramures, Bosquets
pleins de parfums, d'oiseaux et de murmures. Site le plus char-
mant que l'œil ait contemplé.

C'est Spencer Wood, joli tableau, riant poème, Foyer «jue la
Patrie ofl're à son chef suprême, Et «lui jamais ne fut plus noble-
ment peuplé.

Louis Fréciette.

INĬERVIKW

SPENCER WOOD

Voilé i^ar un bosi)uet, loin de tout œil profane, C'est l'asile du
rêve et du recueillement. Que le printemps éclore, ou que l'été se
fane, Seul, par moments, le bruit du fleuve diaphane liompt le
calme embaume de cet endroit charmant.

Seuls, les oiseaux, caches sous les branches pensives,

Réveillent, au matin, ses hôtes vénérés ;

Et là, dans le fouillis des frondaisons massives,

Les parfums et les chants ont des fraîcheurs si vives,

Que tous les cœurs en sont émus et pénétrés.

Tout autour du palais, comme des sentinelles Qui veillent sur les eaux du fleuve séduisant, Des pins géants, tout pleins de bruissements d'ailes. Bercent indolemment leurs têtes solennelles Sur des sentiers sables partout s'entrecroisant.

Des gazons veloutés tapissent la terrasse ; Maint parterre odorant sert à l'enguirlander ; La toiture au soleil luit comme une cuirasse ; Et de la véranda coquette l'on embrasse Le plus vaste horizon que l'util puisse sonder.

Quand l'aube vient darder ses flèches de lumière A travers les réseaux du liocage qui dort, Avec tous ses parfums et ses feux la clairière Enroule autour des pins à l'épaisse crinière Comme un voile d'encens frangé de reflets d'or.

-Et puis, si le couchant tout à coup incendie Les grands arbres, les fleurs, le gazon, le lichen. Ce lieu, qui jusqu'aux flots empourprés s'irradie. Pendant que mille oiseaux disent leur mélodie. Semble aux yeux éblouis un fragment de l'Eden.

Quelquefois des massifs, où jasant les inésaiiges, S'élèvent de longs cris rieurs et triomphants... Comme à ce paradis il a fallu des anges, Sous les rameaux ombreux entrelaçant leurs franges On voit s'ébattre alors de radieux enfants.

Xon, nul autre séjour, où notre œil s'extasie, X'eût avec plus de calme et de grâce abrité Ceux qui, passionnés pour toute poésie, ■Gardent au plus profond de leur âme choisie

Le culte de l'honneur et de la loyauté.

W. Chai'>[ax.

A Mme ALBAXI

<iui donc nous avait dit, ô notre artiste aimée ! Qu'en un morne dédain ton âme renfermée, •Gardait — Meuve songeant aux cailloux du ruisseau — Des ronces du passé raneune à ton berceau.

Comme un papillon d'or qui, dans son vol aplendide Méprise désormais la j^auvre chrysalide, ■ Qui donc nous avait dit — ô profanations ! ■ Qu'entraînée au courant de tant d'ovations, Aux oublis généreux femme inaccoutumée, Tu rêvais, au moment même où la renommée Du succès â ton front fixait l'astre éclatant, A punir ton pnyis de ses froideurs d'antan ?

■ O sainteté de l'art, toujours, toujours niée ! Ceux-là, grande Albani, qui t'ont calomniée N'avaient jamais compris ce que c'est que le coeur Où le reflet d'en haut mit un cachet vainqueur.

Ceux qui parlaient ainsi de toi ne savaient guère Combien l'artiste plane au-dessus du vulgaire ; ■ Combien l'âme fl'élite. être immatériel,

INTERVIEW

Qui se fait ici-bas l'écho des chants du ciel, Trouve, bercée au vent des saintes harmonies, Peu de place en son sein pour les acrimonies 1

Ils ignoraient, ceux-là, — mais au fond c'est leur droit — , Qu'on n'est pas grande artiste avec un cœur étroit 1

Lorsque, fouettant les airs de sa vaste envergure, L'aigle, au clair firmament, monte et se transfigure, En veut-il au vallon qui kii fut moins vermeil ? Quant la goutte flottante aux rayons du soleil Monte en bruine rose au sommet de la nue. En veut-elle au ruisseau de l'avoir méconnue ?

Kon, non ! l'aigle qui vole, ivre d'immensité. Après être allé boire aux urnes de clarté. Revient sur le rocher rafraîchir son plumage, Conservant dans son œil la flamboyante image Du globe incandescent que lui seul peut fixer 1 Quant à la perle humide, elle va se bercer Et se dissoudre aux cieux en vapeur irisée, Pour tomber ici-bas, fécondante rosée, Pour aller resplendir en goutte de cristal Sur la fleur qui se mire au doux ruisseau natal.

Tu semblés l'une et l'autre, ô diva ! D'un coup d'aile. Comme l'aigle au vieux roc resté toujours fidèle. Comme la goutte d'eau qui retrouve son cour?, Pour donner à nos vœux quelques instants trop courts. Tu redescends enfin de la sphère infinie Où le soleil de l'art a sacré ton génie Tu quittes Tempyrée où ton vol radieux Semait aux quatre vents tes chants mélodieux. Tu dis : Trêve aux rappels des brillants auditoires ! Aux bouquets I aux bravos ! trêve à toutes les gloires !

O ma patrie ! adieu, rives fiu ciel doré ! Je tombe à deux genoux sur ton sol adoré. A moi tous les trésors de ta grande nature ! A moi le fleuve altier qui te sert de ceinture ! Tes cités, tes forêts, tes monts au front hautain ! Le blanc clocher, là-bas, qui luit dans le lointain ! Chambly ! le vieux couvent. Que je vous reconnaisse, Th(f être inoublié de mes jours de jeunesse !

Voilà ce que tu dis en touchant notre sol. Aigle siiblimc.non ! — céleste rossignol !

Oui, nous l'avons appris, — et, dans notre âme émue, A ton nom, depuis lors, chaque fibre remue. —

Quand l'Europe artistique, enchaînée à ta voix.

Te hissait, jeune encor, sur l'immortel pavois.

Quand d'Italie en France, et de Londres à Bruxelles,
Les acclamations folles, universelles,
Que soulevaient tes pas, montaient, ô notre enfant !
Délirantes clameurs, à ton char triomphant.
Quand enfin, répété par la foule qui gronde,
Ton nom frappait l'écho des grands centres du monde.
Pour de là se répandre, et retentir partout,
Fidèle au vieux foyer, patriote avant tout.
Des souvenirs d'enfance inflexible gardienne,
L'univers à tes pieds, tu restas canadienne !
Merci, chère All>ani, merci !

Si notre main N'a pas toujours battu si fort sur ton chemin, Si
notre enthousiasme, ignorant trop encore, N'a pas, comme il de-
vait, saUié ton aurore ; Si nous n'avons pas su découvrir sur ton
front Ta future couronne à son premier fleuron ;

INTERVIEW

Si ton aube a pâli par notre indifférence», Oh I tu te venges
bien, grande âme, et ta vengeance Eclate aux yeux de tous, sans
fiel et sans rancœur, Belle comme ta voix, noble commii ton
cœur.

Eh bien, soit ! ton pays est debout qui t'acclame !

Ton amour, il le veut ; ta gloire, il la réclame !

Il eût voulu voulu t'otirir un diadème d'or,
Si son orgueil de père eût cru trouver encor,
Au milieu des bijoux sans prix dont tu rayannes;
Sur ta tête d'enfant place pour des couronnes.
N'importe ! Avec l'aveu de nos torts expiés,
Laisse-nous, Albani, déposer à tes pieds
Toutes nos amitiés qui, ce soir, n'en font qu'une !
On t'a donné, là-bas, la gloire et la fortune ;
Ton pays, fier de toi, vient t'offrir, à son tour,
Son plus fervent hommage et son plus tendre amour.
Louis Frécheïte.

A EUGENIE TESSIER

Tu ne te souviens pas d'avoir vu le soleil Qui dore l'horizon, le
flot, l'arbre, la pierre, Car le destin ferma pour toujours ta pau-
pière, Sitôt qu'elle eût souri dans ton berceau vermeil.

Or, quand s'évanouit l'éclair de ta prunelle, Le génie en ton
âme alluma son flambeau ; Et l'œil de ta pensée a vu l'astre du
Beau, Ton esprit, pour l'atteindre, a déployé son aile.

Et ce que l'onde dit d'enivrant au roseau, Ce que le hautbois a
de divin dans sa note. Ce que lî vent de mai sous les lilas chu-
chote. Oui, tout cela frémit dans ton gosier d'oiseau.

Comme le rossignol dont La chanson se mêle Aux sonores frissons des feuilles dans la nuit, Tu gazouillas d'abord pour tromper ton ennui, Et ton refrain rendit jalouse Thilomèle.

Et bientôt le passant, tout ravi, s'arrêta Pour savoir qui chantait dans cette ombre sereine... Lorsque tu fis, un soir, ton début sur la scène, Une acclamation délirante éclata.

Dès ce moment ta main a fait tomber le voile Qui te cachait aux yeux des chercheurs d'idéal... Déjà tu fais l'orgueil de ton pays natal, Et ton nom désormais luira comme une étoile.

Mais, malgré tes succès, quand ton trille argentin Fait tressaillir les cœurs d'une ivresse divine, Parfois un sanglot semble étreindre ta poitrine, Une larme jaillit de ton grand œil éteint.

Tu pleures, le front plein d'une sublime lievre, L'esprit dans les rayons éblouissants de l'art. De ne pouvoir, hélas ! caresser du regard Les milliers d'auditeurs suspendus à ta lèvre.

Et tu songes toujours que c'est payer bien cher Les applaudissements de la foule éperdue Que de venir chanter à tâtons et perdue Sous les feux de la rampe aussi vifs que l'éclair.

Tu préfères la paix des humbles villageoises

Qui contemplent les cieux, les prés, les eaux, les bois,

Aux bravos éclatants que soulève ta voix.

Au prix de tant d'ennuis, au prix de tant d'angoisses.

Ton cœur saigne souvent en palpitant d'émoi... Mais console-toi donc, en songeant, Eugénie,

INTERVIEW 39

Que l'on a de tout temps va souffrir le génie, Et que Milton
était aveugle comme toi.

Oui, chante plusgâiment au-dessus de nos fanges... Et, quand
tu nous fuiriis, oiseau mélodieux, Aux rayons éternels tu rouvri-
ras tes yeux, Tu mêleras ta voix à l'hosanna des anges !

Nous alloUvS continuer nos confrontations, pour voir s'il est
bien vrai que tout ce que j'ai barbouillé — selon le mot de M. Fré-
chette — est une imitation des pièces du lauréat.

A cette fin, j'aurais aimé trouver dans les volumes de mon mo-
dèle quelque paysage d'une certaine ampleur pour le mettre en
regard d'un des barbouillages les plus considérables que j'aie
commis en voulant décrire les scènes de la grande nature
canadienne.

Malheureusement, le lauréat n'a exercé son talent de paysa-
giste que dans des sonnets.

Or, comme une seule piécette de ce genre ne saurait être rai-
sonnablement mise en parallèle avec une poésie passablement
longue, je transcrirai trois sonnets des Oiseaux de Neige, couron-
nés par l'Académie française, ayant une certaine analogie avec

42 DEUX COPAIXS

une de mes pièces qui viendra immédiatement après, et Ton
verra que, lorsque j'écrivis V Aurore Boréale^ je n'avais certaine-
ment pas mon mor/(^Zc sous les yeux.

Lisez :

FÉVKIEÎ

Aux pans du ciel l'iiiver drape un nouveau décor ; Au firmament l'azur de tons roses s'allume ; Sur nos trottoirs un vent plus doux entle la plume Des petits moineaux gris (^u'on y retrouve encor.

IMaint coup sec retentit dans la forêt qui dort, Et, dans les ravins creux qui s'emplissent de brume, Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhume L'orient plus vermeil met une épingle d'or.

Folâtre, et secouant sa clochette argentine. Le bruyant Carnaval fait sonner sa bottine >Sur le plancher rustique et le tapis soyeux.

Le spleen chassé s'en va chercher d'autres victimes ; I>a gaîté vient s'asseoir à nos cercles intimes... C'est le mois le plus court : passons-le plus joyeux.

MARS

Adieu les jours sereins et les nuits étoilées ! La neige à flocons lourds s'amoncelle à foison Au penchant des coteaux, dans le fond des vallées. C'est le dernier cflbrt de la rude saison.

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées ; Des frimas cristallins l'étrange floraison Brode .ses fleurs de givre aux branches constellées, Là-bas un trait bronzé dessine l'horizon.

Le vieux coureur des bois dépose ses raquettes ; Dus d'orignaux géants, plus de biches coquettes,

Plus de course lointaine au lointain Labrador !

On s'-en consolera dans la combe voisine, En regardant monter sur un feu de résine La sève de l'érable en brûlants bouillons d'or.

AVRIL

La neige fond partout ; plus de sombre avalaucie Le soleil se prodigue en traits plus éclatants ; La sève perce l'arbre en bourgeons palpitants Qui feront sous les fruits, plus tard, plier la branche.

Un vent tiède succède aux farouches autans ; L'hirondelle est encore au loin ; mais en revanche Des milliers d'oiseaux blancs couvrent la plaine blanche,. Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Sous l'effleuve fécond il faut que tout renaisse... Avril c'est le réveil, avril c'est la jeunesse. Mais quand la poésie ajoute : —
)nois dcsfieurs —

Il faut bien avouer — nous que trempe l'averse. Qu'entraîne la débâcle, ou qu'un glaçon renverse — Que les poètes sont do charmants persifleurs.

Louis Fkéciette

Je n'ai pas plagié M. Frécliette pour écrire moiï' Aurore Boréale. î^ou ; mais le h'iiré'if, lui, a pris l'idée de ses derniers tercets dans ce que Crémazie écrivait, de Paris, en 1871, à M. l'abbé Casgrain, au cours d'une lettre — publiée dans la Reçue Canadienne— dont je détache le passage suivant :

Jacques me dit que vous avez eu un mois d'avril froid et pluvieux, et qu'il a été indisposé par suite des variations subites de la température.

4i PEUX COPAIN'S

J'espère que le joli mois de mai, dont les charmes existent plutôt dans l'imagination de ces farceurs de poètes que sur les bords du Saint-Laurent, aura apporté à Jacques, avec]qs, brises printan'h'es et les parfums des fleurs fraîchement /■ doses, un remède à l'indisposition que le mois d'avril lui avait causée.

Ce qui prouve bien que ce n'est pas par pure coïncidence que M. Fréchette a eu la même idée que Crémazie, c'est qu'aucun barde indigène n'a jamais nommé notre avril le mois des fiears, et que le lauréat ne l'a appelé ainsi que pour singer le grand poète canadien], qui avait, relativement à la maladie de son frère, ironiquement souligné le joli mois (h /liai de la chanson, les brises printanièr's et les 'parfiDiis des jlcars fratclienient écloses.

Au demeurant, ce qui démontre surtout que M. Fréchette s'est inspiré de Crémazie pour le clou de son sonnet, c'est qu'il nomme les poètes de charmants persifleurs à propos du mois d'avril, tout comme celui-ci les a qualifiés, de blagueurs à propos <\\\ mois de mai.

Seulement, le lauréat n'a pas compris que ce qui pouvait se dire, par ironie, du mois de mai des bords de la Seine, était inapplicable au mois d'avril des bords du Saint-Laurent.

Je répète donc ici ce que j'ai dit cent fois dans mon Jjduré'it : M. Fréchette n'est pas capable de

faire la moindre piécette sans s'aider de quelqu'un ; il lui est impossible de franchir la plus étroite rigole sans être monté sur des échasses.

Cela dit, voyons jusqu'à quel point j'ai dépouillé mon modèle pour écrire la poésie qu'on va lire :

L'AURORE BORÉALE

La nuit d'hiver étend son aile diaphane

Sur l'immobilité morne de la savane

Qui regarde monter, dans le recueillement,

La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement.

L'azur du ciel est vif, et chaque étoile blonde

Brille à travers les fûts de la forêt profonde.

La rafale se tait, et les sapins glacés.

Comme des spectres blancs, penchent leurs fronts lassés

Sous le poids de la neige étincelant d'ins l'ombre.

La savane s'endort dans sa majesté sombre.

Pleine du saint émoi qui vient du firmament.

Dans l'espace nul bruit ne trouble, en ce moment,

Le transparent sommeil des gigantesques arbres

Dont les troncs sous le givre ont la pâleur des marbres.

Seul, le craquement sourd d'un bouleau qui se fend

Sous l'invincible effort du grand froid triomphant

Rompt d'instant en instant le solennel silence

Du désert qui poursuit sa rêverie immense.

Tout à coup, vers le nord, du vaste horizon pur Une rose lueur
émerge dans l'azur.

Et, fluide clavier dont les étranges touches Battent de l'aile
ainsi que des oiseaux farouches, Eparpillant partout des dia-
mants dans l'air, Elle envahit le vague océan de l'éther. Aussitôt
ce clavier, zébré d'or et d'agate.

Se change en un rideau dont la blancheur éclate, Dont les re-
plis moelleux, aussi prompts que l'éclair, Ondulent sans arrêt sur
le firmament clair.

Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige ?

C'est le panorama que l'esprit du vertige

Déroule à l'infini de la mer et des ci eux.

Sous le souffle etfréné d'un vent mystérieux,

Dans un écroulement d'ombres et de lumières,

Le voile se déchire, et de larges rivières

De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu,

Et leurs fiots, tout hachés de volutes de feu,

S'écrasent, et, trouant des archipels d'opale,
Déferlent par-dessus une montagne pâle
De nuages pareils à des vaisseaux ancrés
Dans les immensités des golfes éthérés,
Et puis, rejaillissant sur des vapeurs compactes,
Inondent l'horizon de roses cataractes.
Le voile en un clin d'œil se reforme plus beau.
Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique.
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Il met en mouvement des milliers de soleils
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Q'un groupe de houris secouerait en volant
Dans l'incommensurable espace étincelant ;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour saisir les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Et la forêt regarde, enivrée, éblouie. Se dérouler au loin cette scène inouïe ;

NOCVELLKS COMPAKAISOXS 47,

Et l'original, le muffle en avant, tout tremblant. Les quatre pieds cloués sur un mamelon blanc, L'œil grand ouvert, au bord de la savane claire, Fixe depuis longtemps l'auréole polaire Poudroyant de ses feux le céleste plafond, Et son extase fauve en deux larmes se fond.

W. Cha^man.

Comparons maintenant deux poésies écrites sur deux augustes ruines de la terre française.

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM

Bien souvent je me la rappelle, Dans son pli de coteaux boisés, La vieille et rustique chapelle Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite, Sur ses contreforts descellés, Où des touffes de clématite Brodent leurs festons étoiles.

Les granis chéries pleins de murmures.

Où ronflent les vents assoupis, De leur ombre et de leurs ramures Caressent ses pans décrépits.

Elle est sur le bord de la route Qui rampe le long du talus ; La chèvre errante y rôde et broute Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Cà et là, sur les pierres plates De ses murs qu'eifrit le temps,
Le chercheur découvre des dates Vieilles de quatre fois cent ans.

A gauche, là, sous la corniche, Au-dessus d'un bassin tari, Derrière un treillis, dans sa niche, Une statuette sourit.

Et la pastoure qui fredonne Sa ballade au bord du chemin.

En passant devant la madone, Pour se signer lève la main.

Oui, toujours je me la rappelle, Avec ses combles ardoisés,
L'antique et modeste chapelle Qui date du temps des Croisés.

Elle a ses contes, ses légendes, Touchants ou sombres tour à tour,
Comme le vieux menhir des landes.

Comme le grand christ du carrefour.

Souvent la famille bretonne Mêle son nom aux longs récits
Que les anciens, les soirs d'automne.

Font près de Pâtre aux murs noircis.

Et, pourtant, à nul auditoire Charmé, tremblant ou curieux,
Nul n'a raconté ton histoire, Petit temple mystérieux.

C[^]uel que soit ce qu'on imagine.

Au fond des brumes du passé Le secret de ton origine Se perd
à jamais effacé.

Pourquoi cet autel solitaire Au bord de ce profond ravin ?

Quelle est cette énigme, mystère Que l'un cherche à sonder en vain ?

Quelle pensée ou quel caprice, Déroutant l'esprit confondu, Te suspendit, frêle édifice, Au flanc de ce coteau perdu ?

Ex-voto de reconnaissance, Parles-tu d'enfant retrouvé, De deuil cruel, de longue absence, Ou de retour longtemps rêvé ?

Ton portique en pierre jaunâtre.

Qui l'a dessiné? qui l'a fait ?

Foulons-nous ici le théâtre De quelque tragique forfait ?

Es-tu la tombe expiatoire Où l'on vint pleurer à genoux
Quelque grand crime dont l'histoire N'a pas retenti jusqu'à nous
?

Et ce nom de Bethléem même.

Que dit-il ? qui te l'a donné ?

Plus on sonde et plus le problème Garde son silence obstiné !

Mais, à temple ! à te mieux connaître Qu'importe qu'on soit
impuissant, Si ton aspect pieux fait naître Un espoir au cœur du
passant I

Que tes murs tapissés de mousse Gardent leur éternel secret ;
Qu'importe, si ta vue est douce Au pauvre voj'ageur distrait.

Jadis, fatigué de ma course, Etranger égaré là-bas.

Au bord de ton antique source, Souvent je suspendis mes pas.

Enivrement des solitudes !

Au seuil du vieux portail fermé, L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensers sombres ?

Je sentais — ô ravissement ! — Comme un essaim de chaste
sombres Penché sur mon isolement.

Et quand vers la mad(ame sainte Mon regard montait plein
d'émoi, A ma lèvre expirait la plainte ; L'espoir se réveillait en
moi.

Oh ! c'est qu'alors — heures trop brèves ! — A travers l'espace
incertain, Un rêve, le plus saint des rêves, M'emportait au foyer
lointain.

Charme sacré de la prière.

Le temps plus vite s'écoula...

J'aime à retourner en arrière Pour revivre ces mc»ments-là !

Oui, souvent je me le rappelle, Dans mes souvenirs apaisés, La
bonne petite chapelle (Jui date du temps dos Croisés !

Louis Fréciiktte.

LIMOILOr

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts Que l'Atlan-
tique embrume et bat de toutes parts, Sur un vaste plateau désert
et monotone,

NOUVELLES COMPAKAi-OKS 51

Comme l'on en voit tant sur la côte bretonne,

Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,

Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.

L'antique logis est de structure maussade.
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon,
Au temps où l'astre d'or qu'on nomme Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.
Depuis déjà longtemps il n'est plus habité.
Et l'on se sent ému de sa viduité.
Le liaut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;
L'ossature du toit s'affaisse et se disloque ;
Chaque volet s'éraille et pend comme une loque ;
Chaque plancher moisit et craque sous les pas ;
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir, par le plafond on compte les étoiles.
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.

Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
De débris à l'aspect sinistre et menaçant,
Et dont n'oserait plus s'approcher le passant.
Si ses murs, aussi froids et mornes que les tombes,
N'eussent été bâtis à l'épreuve des bombes.

Or, bien que Limoilou soit près du roc géant Où Chateaubriand dort bercé par l'Océan, Bien qu'il ait par son âge une majesté sainte, L'isolement se fait autour de son enceinte.

52 DLUX corAixs

Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paraïuc
Avec sa plage d'or, son flot calme et rythmé,
Erre un instant le long de sa muraille grise ;
Seul, quelquelquejeune peintre étranger, que l'art grise,
S'en vient par la jachère aux arômes exquis
Le contempler de près pour en faire un croquis,
Tristement étonné qu'il fut la résidence
D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin S'en vint là repeser son grand front si serein Et si souvent tourné vers le flambeau des astres. Depuis ce temps, combien de superbes pilastres Ont été renversés par l'homme ou par l'éclair ? Combien de inurs se

sont éparpillés dans l'air Sous le feu de la mine et des artilleries ?
La Bastille est tombée avec les Tuileries ; Cent autres tours, témoins d'un duel dont le nom Vibre encor dans les cœurs comme
\ui coup de canon, Ont croulé sous l'effort d'indicibles colères ;
Des couches de granit mille fois séculaires S'écroulèrent du front
de grands caps aux abois ; Les trois quarts du Pérou — lui si riche
autrefois- - S'effondrèrent aux chocs d'un tremblement de terre ;
Enfin, l'île d'Ischia, la moderne Cythère, Disparut récemment
dans une mer qui bout... VA les nuirs du manoir de Cartier sont
debout, Debout connue le roc d'où Saint-Malo domine L'Océan
dont le îlot toujours en vain le mine, Debout comme le sont leurs
voisins les menhirs Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs.
Debout comme la gloire immense et souveraine De celui qui, prenant
l'inconnu pour arène. Sans répandre le sang, et la croix sur
le cœur, A promené si loin son pavillon vainqueur.

NOUVELLES OOMPARAISCXS 53

Limoilou ! Limoildu ! malgré l'abîme immense Séparant notre
sol de la terre de France, Malgré l'éloignement et les vapeurs du
flot Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo, J'aperçois
nettement, là-bas, ta silhouette, J'entends parfois, avec l'oreille
du poète, La brise moduler sur l'angle de tes murs, J'écoute tout
auprès murmurer les blés mûrs, Gazouiller les linots, chuchoter
l'hirondelle Qui vient bâtir son nid au flanc de ta tourelle. Oui,
malgré ta vieillesse et ton isolement. Malgré toute l'horreur de
ton délabrement, Quand je songe à celui dont tu fus l'ermitage, A
celui qui laissa tant de gloire en partage, Et dont les flers exploits
n'ont pas coûté de sang. Je te vois à travers un prisme
éblouissant.

W. CHAPMAX.

IN'ous allons à présent confronter nne épître de
M. Frécliette avec une épître de celui qui trace ces
lignes.

A MATTHEW AEXOLI)

Plus rapide que n'est l'aile de la mouette Qui nargue les gou-
flres amers,

Emportés par le vol de ta gloire, ô poète ! Tes chants ont tra-
versé les mers.

Comme je l'ai surabondamment démontré dans mon Lauréat^
quand M. Frécliette ne pille pas le» autres, il se pille lui-même, à
preuve, qu'il a déjà écrit ceci dans une pièce à Longfellow :

Un soir, tu fenvolas. comme l'oiseau de mer

Dont le coup d'((//e altier nargue le gnvffre amer, etc.

5i DEUX COPAIXS

Admiron la fécondité du lauréat^ et continuons à le lire :

Ils sont venus déjà sur nos plages lointaines Où la neige tombe
à flocon,

Nous apporter, avec les doux parfums d'Athènes, Comme un
écho de l'Hélicon.

Ils sont venus souvent, troupe mélodieuse D'oiseaux dorés du
paradis.

Secouer sur nos fronts leur gamme radieuse,

Et nos mains les ont applaudis.

Car, dans ces fiers accents, chacun croyait entendre

La flûte du divin Bion, Et la lyre d'Olen mêler sa note tendre

A la fanfare d'Albion.

Aujourd'hui ce n'est pas ta muse charmeresse Qui franchit
l'océan houleux.

Pour verser un rayon du soleil de la Grèce Sur nos rivages
nébuleux.

C'est toi-même, poète à la vaste envergure

Qui t'arrêtes sur ton chemin.

Pour nous faire admirer ta sereine figure

Et nous tendre ta noble main.

O toi qui, si longtemps, des sources d'Hippocrène T'abreuvas
au flot transparent.

Comme Chateaubriand et Moore, qui t'entraîne

Aux bords glacés du Saint-Laurent ?

(^ui dirige tes i^as vers ne s montagnes blanches, Vers n)s
grands fleuves enrayés.

Vers nos bois sans oiseaux, et dont les avalanches Tordent les
rameaux dépouillés ?

A nos traditions bretonnes et normandes

Viens-tu demander leurs secrets ?

Ou réveiller l'essaim des farouches Ifgendes Qui dort au fond
de nos forêts ?

Croyais-tu, quand, vers nous, sur la vague féiine.

Le vent du large t'apporta, Voir surgir, â côte d'une autre
Evangélino

Quelque nouvel Hiawatha ?

M. Frécliette s'est encore volé lui-même en prenant la der-
nière strophe dans la même pièce à Longfellow, dont je parlais
tout à l'heure, et où l'on peut lire :

Murmurant à la lise un chant d'Hiaicatia, Longtemps je
contemplai le.//o< qui Vemir)ta, O doux chancre d' Kvatujfine.

La seule différence entre ces citations, c'est que dans la pre-
mière le vent du large apporta sur une vague féline le poète an-
glais, tandis que dans la dernière leJlot emporta le poète
américain.

Constatons, une fois de plus, la fécondité du lauréat, et repre-
nons le fil de notre lecture :

Oui, sans doute ; et devant notre nature immense

Ton génie a déjà troiivé Le ré^it merveilleux, la sublime
romance.

Le poème longtemps rêvé.

Qu'au vent de nos hivers ta i-nise ouvre son aile,

Qu'elle entonne ses chants hautains,

Et répète aux échos, de sa voix solennelle,

Un hymne à nos futurs destins.

5G DEUX CORAINS

Qu'elle chante nos lacs, notre climat sauvage,

Nos toirentp, nos monts sourcilleux, Nos martyr?, nos grands
noms, et l'iti'oïque page

Ecrivez ici par nos aïeux !

Oui, prête-nojs ta muse, ô chantre d'Empéduèle !

Et chez nous, fils de l'avenir, Les âges passeront sans ébranler
du socle

Le bronze de ton souvenir.

Louis Fréçiette.

Après avoir lu la pièce que M. Fréchette adressait à un poète, il
y a quatre ans, lisons celle que j'ai adressée récemment à un ar-
tiste :

A M. ERNEST GAGXON

Ainsi que le glaneur, courbé sur le guéret, E,ama,sse le blé d'or
égrené dans la plaine, Vous recueillez, joyeux et tout fier de l'aul-
jaine, Les épis que souvent l'historien, distrait. Laisse derrière lui
choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des clioses que l'oubli Recouvre de son fiot
ou voile de sa brume ; Et des faits délaissés qu'anima votre
plume. Des feuillets sur lesquels votre front a pâli, On pourrait
faire, ami, maint précieux volume.

A vos ellorts vaillants de clicrheur (>l)3tiné

Eien ne peut faire échec, nul secret ne résiste ; '

Et parmi vos travaux, où tant de charnio existe,

Il en est vm, surtout, où vous avez donné

Tout l'amour idéal de votre âme d'artiste.

Ce travail, c'est le livre, humble mais précieux, Dans lequel
vous mettiez, jadis, frémissant d'aise,

— Comme en un riche écrin qu'avec amour on baise,— Les
tant vieilles chansons que les noT)les aïeux Apportèrent ici de la
terre française.

So3'ez loué ! soyez loué, savant ami, D'avoir su par vos soins
arracher au naufrage Tous ces harmonieux vestiges d'un autre
âge, Que l'oubli submergeait déjà plus qu'à demi, Et qui sont un
si pur et si bel héritage !

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité. Comme un
vague parfum des pins de l' Armorique, Et résument pour nous la
légende homérique Que la France, la croix toujours à son côté.
Ecrivit de son sang sur le sol d'Amérique.

Les premiers, ils ont fait tressaillir les éclios

Du Saint-Laurent sauvage endormi dans sa gloire,

Et, pleurant la défaite ou chantant la victoire.

Cent ans ils ont suivi le groupe de héros

Dont les faits éclatants remplissent notre histoire.

A travers les forêts, sur les mers, dans les champs. Ils ont vi-
bré partout, les refrains de la Gaule ; Et nos coureurs des l)ois, le

mousquet à l'épaule, En ont redit les airs allègres ou touchants.
Des sierras du Mexique aux banquises du pôle.

Ils sont comme l'écho perdu des anciens jours. Et nous devons
toujours wi garder souvenance. Parce que, les ayant appris dès
lieur enfance, Xo3 ancêtres les ont chantés dans leurs amours.
Dans leur deuil, dans leur joie ou leur désespérance.

Xous devons les savoir, parce que leurs couplets.

Où vibre incessamment une note sereine,

Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne

Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais Notre jeune patrie à la
patrie ancienne.

Nous devons les chérir d'un amour immortel, Parce que sur
nos bords, où les luttes renaissent. Où deux peuples rivaux
souvent se méconnaissent, Ils sont pour nous, Français, les notes
de rappel Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent.

Et J)uis, bénissons-les, bénissons leur réveil, Parce que ces re-
frains d'amour ou de vaillance Evoquent dans nos cœurs les
lieurcs d'innocence Où nos mères berçaient notre premier som-
meil A leur mélancolique et naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents. Ces souve-
nirs si cliers dont s'cfTaçait la trace. Grâce à vous, ils ont pris à
tout foyer leur place, Et toujours, si quelqu'un me les redit, je
sens Dans leur rythme frémir l'âme de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant. L'œuvre où
vous avez mis tant d'âme et de constance. Je comprends que de

ceux qui chérissent la France Personne mieux que vous, ô modeste savant, N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance.

W. CirAPit.vN'.

Je crois avoir fait voir au lecteur assez de comparaisons pour le convaincre que, si je barbouille, je le fais à mes dépens.

Aussi, je n'insisterai pas d'avantage sur le ridicule dont M. Frécliette s'est couvert en essayant de faire croire que je ne puis même barbouiller sans avoir recours à son inspiration, et volontiers je cède

NOUVELLES COMPAKAISOXS 50

encore, pour ramiissement du lecteur, la parole au lauréat et à son trucllement :

M. FréchettP.— Cela est tellement vrai que j'ai dû, quand je les ai mises en recueil, modifier nombre de mes pièces pour dépister ce fileur sans pareil. Ainsi ma pièce qui, dans les Fleurs Boréales, porte le titre de Renouveau, débutait originellement par ce vers :

Je imssais, Vautre jour, dans la l.oide déserte.

Quoique temps après l'apparition de cette pièce, l'honirae que je plagiais publiait une parodie de ma pièce, qui débutait par ce pastiche :

Vautre soir, je marchais sur lu pl:(fje déserte.

Je dus modifier, et ma pièce se lit maintenant :

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte, etc.

Cette explication est aussi maladroite que mensongère; et je vais, en ce qui concerne les citations qu'on vient de voir, rétablir les faits sous leur véritable jour, en copiant en entier la première strophe de la pièce de M. Fréchette, qui commençait par le premier vers transcrit par le paravent numéro deux :

Je passais, l'autre jour, dans la lande déserte, Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ; De givre étincelant la route était couverte, Et le vent secouait les arbres désolés.

Quand la poésie contenant la strophe ci-dessus fut X^ubliée, je dis en badinant à M. Fréchette que, vu l'expression Vautre jour, elle ne pouvait être ration-

nnellement déclamée en été, la route à cette saison n'étant guère couverte de givre. Je lui dis aussi, mais sérieusement, que l'expression Je 2^{^^} '^^« 5 impliquait une idée qui ne concordait pas tout à fait avec le contexte, dans lequel le poète songeait, rêveur (listrnl^t aux beaux jours envolés.

— Tu as un peu raison, me dit M. Fréchette, et si, un jour ou l'autre, je réédite m.Q.& Pensées (VHivery j'y ferai un changement.

De fait, M. Frécliette a modifié plus tard ses Pensées (P Hiver, — qui sont devenues Snrsinn Corda dans Pêle-Mêle et Penouveau dans les Fleurs Boréales,— mais il a de beaucoup gauchi la strophe qu'on vient de lire en y mettant II faisait froid. J'errais, etc., puisque l'on ne va certainement point, l'hiver, quand il fait froid, errer et rêver distraitemment dans une lande déserte, surtout (hms une lande déserte •du Canada.

Ce n'est pas le seul changement que M. Fréchette ait fait aux Pensées d'Hiver, comme on peut s'en convaincre en lisant d'abord VOpinioii Publique de la première semaine de 1873, et ensuite Pêle-Mêle et les Fleurs Boréales.

Le lauréat a enlevé do la pièce originale une •strophe, la dernière, ainsi conçue :

D'un nouvel an, demain, va s'éveiller l'aurore ;

XOUVKLLES CO-MPARAISON'S CI

Frè:cs, s:ilaons-la par un hymne d'espoir. L'âme la plus on deuil peut reHeurir encore. Le soleil luit toujours derrière le ciel noir.

M. Frécliette avait pris l'idée de cette strophe dans la pièce de Longfellow intitulée TJœ R'invj Day, dont les derniers vers se lisent :

Thy fate is the common fate of ail.

Into each lifc ?ome rain niust fall.

Be still, sad heart ! and cease repining. Beliind the clouds is ihe sun still shining.

Le poète n<iiion<il s'était donc borné à traduire le dernier vers du barde américain, puisqu'il avait dit :

Le soleil luit toujours derrière le ciel noir.

Comme on voit, si M. Frécliette n'avait pas eu besoin pour son dernier vers d'une rime masculine, il aurait écrit (Je.rricre les mniges au lieu de derrière le ciel noir.

Ayant fait remarquer au futur lauréat qu'une pareille distraction à l'endroit du poète américain pouvait lui jouer un mauvais tour, il admit ma remarque avec un sourire.

Et voilà pourquoi le soleil de Longfellow brille dans Pêle-Mêle et les Fions Boréales par son absence. Et voilà aussi pourquoi le poète national, pour me récompenser du service que je voulais lui rendre en le mettant sur ses gardes à propos du

02 DEUX COPAIXS

bien d'autrui, me reproche de l'avoir imité, il y a vingt ans, en écrivant cette pauvre strophe :

L'autre soir, je marchais sur la plage déserte, Perdu sous l'ombre dos bouleaux,

Le regard dans les cieux, et l'oreille entr'ouvverte Aux bruits liarmonicux des flots.

UN INCIDENT

Un homme qui se trouva diablement embêté, ce fut Sauvalle, le jour où, répliquant au poète natioiml[^] qui avait cherché à faire croire que j'étais un parfait étranger pour son copain, je déclarai, comme on l'a vu ailleurs, qu'il me connaissait depuis six ans, et qu'au mois d'avril dernier il m'avait chaudement congratulé d'avoir aplati M. Fréchette dans mon livre Le Lauréat.

Aussi, le paravent No 2, de crainte que ma révélation ne lui fît perdre les faveurs de M. Fréchette,

qui le paie quelquefois pour lui faire chanter ses

louanges, — se hâta-t-il de nier dans la Patrie qu'il m'eût jamais félicité d'avoir écrit contre l'auteur de la Légende cVun Peuple.

Il admit, par exemple, qu'il me connaissait depuis plusieurs années, et, cette admission faite, il affirma qu'il m'avait rendu le service d'écrire dans la Ri trie

G4 DEUXCOPAIKS

tics lignes bienveillantes sur mon volume de vers Les Feuilles (VFrable, et que c'était sans doute pour le récompenser de ce service que je chercliais à le brouiller avec son vieil ami Frécliette.

En face d'un pareil mensonge, je lançai à Sauvalle un défi : je m'engageai, s'il pouvait montrer dans la Patrie dix lignes quelconques écrites pour saluer l'apparition de mes Feuilles (V Erable, à déclarer publiquement que j'avais menti en affirmant qu'il m'avait félicité relativement à la publication de mon Lauréat.

Le paravent î^o 2 eut bien soin, et pour cause, de ne pas accepter mon défi, et se contenta de répondre qu'il avait oublié à quelle date il avait écrit sur mes Feuilles (V Erable, que la production des lignes bienveillantes auxquelles il avait l'ait allusion n'importait guère au public, qu'il lui suffisait de savoir qu'elles avaient été publiées, que je lui avais écrit une lettre pour le remercier de ces lignes, qu'il n'avait plus cette lettre, parce qu'on ne garde j-xis les lettres <V mi CJaipmau, patati, patata.

Cette réponse démontra clairement que Sauvalle ne disait pas la vérité, et plusieurs journaux, notamment le Courrier du Cana-

da, la Vérité et la Croix de Moutréal, le sommèrent de montrer l'appréciation qu'il prétendait avoir faite de mon volume de vers, ou, sinon, de se résigner à passer pour un menteur.

rX INXIDEXT G5

Ainsi forcé de s'exécuter, bieii qu'il eût déclaré g u'on ne garde pas les lettres irun Chap/ii'in, il exhiba, pour me confondre, un billet écrit de ma main en 1889 et cinq lignes d'une réclame que j'avais rédigée moi-même pour annoncer que je devais publier prochainement un recueil de poésies.

La production de tels documents pour me combattre eut l'inévitable résultat que Sauvalle aurait pu prévoir, si ma dénonciation ne lui eût pas fait perdre la tête, et M. Cliapais, mis en cause dans ce débat, accueillit les preuves du défenseur de M. Fréchette par un article qui fit voir, comme on dit, trente-six chandelles aux deux copains, et qui se lit ainsi :

" Conspué, défié, acculé, stigmatisé, cravaché comme un impudent menteur, l'ineestimable Paul- Marc Sauvalle a essayé de se redresser sous les coups qui cinglaient son échine.

" La Patrie de samedi nous apporte le résultat de ce suprême effort.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de l'eflbndre_ ment du personnage.

" Il essaie de ricaner, de grimacer, de faire le pitre et le paillasse.

" Mais tout cela est raté ; les farces manquent de

■6G DEUX COPAIXS

gaieté, et les grelots rendent un son funèbre. Il y a du sang sous la farine et des échymoses sous les paillettes.

'• Coulé, Sauvalle !

"Blessé à mort, le copain du hnréat !

" Franclieriient, il aurait mieux fait de se taire, car son essai d'explication l'enfonce encore davantage.

"ÎTous lui disions : Prouvez, prouvez cpie vous avez écrit dans la Patrie une appréciation bienveillante du livre de M. Chapman, Les Feuilles <V Erable.

"Et, poussé à bout par nos défis, hurlant de douleur sous les coups de fouet qui lui balafraient la face, savez-vous ce qu'il nous jette en guise de preuve ?

"Une annonce banale, comme en font d'ordinaire les éditeurs, les imprimeurs et les auteurs, une annonce écrite par M. Chapman lui-même, et j^ubliée simultanément ^mr plusieurs journaux, neuf mois avant Vap-paritio)! du volume.

"Mais, ici, nous allons laisser la parole à M. Chapman, qui nous prie de publier, à l'adresse de !M. Sauvalle, les lignes suivantes :

A MARC SAUVALLE

Monsieur le paravent îsTo 2,

Vous avez écrit ce qui suit dans la Patrie du 30

juin dernier :

Il est vrai que je c;)nivû.s Ch:i])invn d 'puis six ans ; mais, pour ma part, je n'aur.ùs pas voulu lui rappeler la date de

UN' IN'CIDEXT (57

cette connaissance ; le pauvre diaMe ne rencontrait plus alors de pitié que chez un raro noyau de confrères ayant encore la compassion da l'aider quelquefois à sortir de l'ornière. J'étais du nombre de ces sauveteurs. Il habitait à St-Jean et venait de publier ses Feuilles d'Eralle ; j'eus lit. 1)onté d'écrire dans la Patrie quelques ligues bienveillantes dont il me sut gré dans une Icttte triste au cours de laquelle il se plaignait de l'ingratitude des conservateurs qv.i neconsentaient même jas à publier ses accusés de réception iidressés tout faits par lui à leurs journaux.

Il m'en remercie aujourd'hui à sa façon en essayant de me li-rouiller avec mon vieil ami Frecliettc au moyen du plus odieux et du plus faux des racontars.

J'ai répondu à ce qu'on viout de lire- par ceci :

Vous mentez, ^I. le paravent Xo 2.

Toutefois, si vous montrez dans la Patrie, je ne dis pas cinq lignes bienveillantes, mais cinq lignes quelconques, de vous ou de n'importe qui, relativement à l'apparition de mes Feuilles d'Erahle, je m'engage à déclarer dans le journal même de M. Beaugrand que tout ce que j'ai dit à propos de vos félicitations sur la publication de mon Lauréat -est faux et mensonger.

Si vous n'êtes pas un menteur, vous avez là, n'est-ce pas. une belle occasion de me confondre et de vous justifier visà-vis de

votre ami M. Fréchette.

Après avoir affirmé que vous aviez écrit quelques lignes bienveillantes sur mon livre qui venait de paraître, alors que j'habitais Saint- Jean, vous apportez dans la Putrii' de samedi dernier cette pièce formidable pour m'écraser :

' " Et maintenant à mon tour !

• ." Eli bien, ces cinq lignes, les voici, il y en a juste cinq[bien comptées, relatives à l'apparition des

Fenilhs (J'Er.ihlc :

Tons ceux (iui s'intei-essent à notre littérature apprendront avec plaisir que M. Cliapman, poète canadien, doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, intitulées FeniUe>i d' I-'rdble.

" Ces cinq lignes se trouvent dans la Pu trie du 28 juin 1889.
•■'

Et vous êtes assez naïf, M. le pai'avent Xo 2, pour espérer qri'avcc ces cinq lignes-là vous allez faire croire que vous n'êtes pas un menteur !

Mais ces cinq lignes que vous venez de citer n'annonçaient aucunement que mes Feuilles d'Erahle venaient de faire leur apparition.

D'ailleurs, vous ne pouviez pas annoncer l'apparition de mes Feuilles (VERahle le 28 juin 1880, 'puisqiieUes liront paru que neuf mois plus turd, à la fin 'le murs 1890, comme je vais le prouver tout de suite en citant le 3Ionde et le N'idoiiul de la même année.

Lisez d'abord ce que le National du 5 avril disait relativement à l'apparition de mon livre :

Un signe du printemps. Nous avons déjà des feuilles d'érable.

UN INCIDENT

Seulement, il ne faut pas aller si loin pour les relier au bois, mais chez nos libraires, où elles brillent dans tout leur éclat dans le joli recueil de vers que vient de publier sous ce titre notre excellent poète canadien, M. W. Chapman, etc.

Comme vous voyez, M. le paravent n° 2, si vous disiez vrai en affirmant que vous avez écrit quelques lignes bienveillantes relatives à l'apparition de mes Feuilles d'érable qui, d'après vous, parurent dans le cours de l'été 1889, il serait difficile de comprendre comment le National pouvait laisser entendre qu'à l'époque où mon livre fut mis en vente chez les libraires il n'y avait pas encore de feuilles sur les érables.

Lisons maintenant ce que le Moniteur disait à la date du 1er avril 1890 :

Nous accusons réception d'un volume de poésies intitulé Feuilles d'érable, que notre poète montréalais, M. W. Chapman, vient de publier.

Ce volume, annoncé depuis longtemps avec beaucoup d'éloges et d'éclat par la presse canadienne, n'a pas trompé l'attente de notre petit monde littéraire ; bien au contraire, il a causé une agréable surprise aux souscripteurs, qui voient maintenant en son auteur l'émule de M. Fréchette, etc.

Ôton, M. le paravent Xo 2, mon livre n'a pas paru dans l'été de 1889 ; et les cinq fameuses lignes et la lettre que vous venez de reproduire démontrent tout simplement qu'un de mes amis, M. Godin, a fait publier dans la Patrie et les autres journaux de

70 DEUX COPAIX.S

Mcnlréal, à propos d'un livre qui devait paraître et non qui avait paru, une annonce que j'avais rédigée moi-même.

Au reste, ce qui établit bien la vérité de ce que J'avance, M. le paravent Xo 2, c'est que le Monde a publié, le même jour que la J\((rle, les mêmes cinq lignes avec lesquelles vous venez de me foudroyer et qui se lisent ainsi :

Tous ceux qui s'intéressent à notre littérature apprendro.i.t avec plaisir que not^'o poète montréalais, M. W. Charman, doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, sous le titre de FeAiilles d'Erable.

Vous n'êtes pas seulement capable, M. le paravent Ko 2, d'établir que vous avez eu la bienveillance de reproduire d'un autre journal les fameuses cinq lignes, puisqu'elles ont paru simultanément dans la Patrie et le 3Ion<le, à la demande de M. Godin, à ç\p\ vous avez, en réalité, rendu le service que vous me reprochez.

Je vous répète donc ce que je vous ai dit plusieurs fois, et ce que les cinq lignes que vous venez de montrer ont encore prouvé si clairement :

En jiltlrmant que vous avez écrit pour moi quelque chose, à l'époque où parurent les Feuilles d' Emilie, vous avez menti.

Votre, etc.,

AV. CHAPMAN.

rx IN'CIDE.XT 71

" La démonstration est complète.

" M. Sauvalle avait dit : " (Chapman habitait à St- Jean et venait de publier ses Feuilles d'Erable ; mais " b(bonté d'écrire dans la Patrie quelques lignes " bienveillantes dont il me sut gré."

" Donc M. Sauvalle affirmait qu'il avait écrit dans la " Patrie^ \ an m orne) d o a les "•• Feuilles d' Erable" venaient de paraître, quelques mots d'appréciation élogieuse de ce recueil.

" Eli bien ! c'est faux.

^^ JJS Fea lies d'Erable ont été publiées en mars 1890, et la Patrie n'a publié aucune appréciation de ce volume.

"Quant à l'annonce, à la réclame banale du 28 juin 1889, à laquelle M. Sauvalle s'accroche comme un homme qui se noie, elle ne peut constituer une appréciation bienveillante d'un livre qui n'a vu le jour que l'année suivante. Et, de plus, ce n'est pas M. Sauvalle, c'est M. Chapman qui l'a écrite. Le paravent numéro deux en fournit lui-même la preuve avec une naïveté phénoménale. Il publie bêtement une lettre de M. Chapman, qui complète merveilleusement la démonstration de son mensonge. En effet, on lit dans cette lettre, après les remerciements obligés pour l'insertion de la réclame, les lignes suivantes :

rz D] vx ccPAixs

M. Godin était allé porter Ventrefilet que je ton.s ai expédié à la rédaction de la Presse, et la rédaction lui a refusé net

Encore une fjis, mille fji-i niorel po ir avoir mis ma réclame dans un endroit consjiicunus.

" Est-ce assez clair ?

" M.Chapman,parsoii associe M. Godin, fait publier au mois de juin 1889, dans le Monde^ la Patrie, la Presse, une réclame annonçant la publication prochaine de son r.^cue"! de vers.

'■ Et]\r. S.iuvalle aux abois s'empare aujourd'liui de cette réclame rédigée p'/r 31. Chapnian et publiée en juin 1889, pour prouver cpie lai, Sauoalle, a écrit (Jaas la Patrie une apprér-ialioa bieriveiHaate du volume de Chapman para sea"eaient aeaf atois plus ta ni, en mars 1890.

" Voyons, comment trouvez-vous Tindividu ?

" Pour demo)itrer (pi'il n"a pas mjuti, il cite une lettre cpïi établit son mensonge d'un manière éclatante,

" Pour prouver (pTil a loué les Feuilles «r Erable parues en 1890, il produit une réclame du mois de juin 1889, rédigée par M. Chapman lui-même.

" î^'cst-ce pus qu'il est joli, le Sauvalle ?

"■ Que dites-vous de cette impudence, de cette audace e' de ce monumental toupet?

UN INX'IDENT

" Mais ce n'est pas tout.

" Pendant que nous avons le Sauvalle au bout des doigts, réglons avec lui notre compte personnel.

" M. Sauvalle a affirmé qu'il nous a adressé une lettre, avec prière de la publier.

"Xous n'avons jamais reçu telle lettre. Nous croyons que M. Sauvalle a dit faux dans ce cas comme dans l'autre.

*' Et nous lui avons demandé de prouver l'envoi de cette lettre.

" [N'eus sommons de nouveau M. Sauvalle de l'exécuter.

" A-t-il un reçu de la lettre ?

" Qu'il Texbibe !

" Mais, par exemple, qu'il n'apporte pas un reçu de 1889 pour prouver qu'il nous a envoyé une lettre en

" Ces preuves-là ne prennent pas dans notre pays.

" Xous sommes si arriérés !

" Xon, ce qu'il nous faut, c'est un reçu du 5, du 6 ou 7 juillet 1894.

" A moins que M. Sauvalle ne publie ce reçu, nous tenons qu'il a commis cette fois un mensonge aussi

74 DEUX COP-\IXS

impudent que celui qu'il a commis à propos des Feuilles (V Erable.

"Allons, estimable Sauvalle, montrez votre reçu."

En même temps que M. CLapais, M. Tardive! publia les ligues suivantes, qui sont, comme on le verra, loin d'équivaloir à un certificat d'honnêteté :

"Voulant faire une mauvaise plaisanterie, M. Sauvalle affirma, dans la Pxtrie du 16 juin, ce qui

suit :

Or, il (M. Cliapinau) écrit " la suite au prochain numéro", et le typographe, né niaUn, lui fait dire : " ■ la/iùtr au } rochain numéro."

"La vérité, c'est que M. Cliapman n'avait écrit à suivre et que notre typographe avait mis à suivre. M. Sauvalle mentait froidement, sans l'ombre d'une excuse, en itirenùint, purement et simplement, une faute typographique que la Vérité n'avait pas commise.

"i^ous lui avons signalé son mensonge, mais, au lieu de se rétracter, il fait le mort.

"Dans la Patrie du 7 juillet, M. Sauvalle affirma ce qui suit :

Je viens de lui envoyer (à M. Chapais) la lettre suivante avec prière de la publier.

Au cas où cette sainte âme s'y refuse r.vit, je conuuuniqtie d'avance la missive à mes lecteurs.

UX INCIDENT

" Or M. Chapais déclare sur riioiinour que c'est faux, qu'il n'a jamais reçu aucune telle lettre de M. Sauvalle.

"Celui-ci, mis au défi par le directeur du Courrier (lu Ç(i.n<(<hi d'exiber le reçu qu'il n'aurait pas manqué de demander au bureau de poste, si réellement il avait envoyé cette lettre, a dû taire le mort encore une fois. De toute évidence,M.Sauvalle simplement publié dans la Patrie la lettre qu'il prétendait avoir envoyée à M. Chapais.

"Deuxième mensonge.

"Enfin, dans la Patrie du 30 juin, M. Sauvalle affirme ce qui suit :

Il (M. Chapman) habitait à Saint-Joan lt vxkait de PUBLIKK ses Feuilles (V Erable. J'eus la honte (Véclrie dcfis la Patrie qiie-liixes li(/ucs bienveilhinfi-s, etc,"

"M. Chapman nia que]\r. Sauvalle eût écrit de telles lio;nes.

" Cette fois, maître Sauvalle, au lieu de faire le mort pour cacher son mensonge, se donne des airs de vainqueur toujours pour cacher son mensonge. Car maître Sauvalle a bien menti cette fois-ci, comme les autres.

"Après avoir longtemps cherché dans la .Patrie, il trouve quoi ? Une réclame-annonce, publiée

iieiif /iiois AVANT l'apparition (/es FeaiUes (PER((hle,

DEIX COPAINS

écrite no)i -par 31. Sanvalle^ mais far 31. CJtapman ho'-mêiie
!!

" C'est-à-dire qu'eu aâirmaiit (j[ue les Feuilles (P Erable VEXAIENT (le paraître et qu'il eut la bonté d'écrire, à cette occasion, quelques lignes Ijieuveillautes, M. Sauvalle a proféré uu mcusouge, tout comme il a meuti en nous attribuant une faute typographique qni n'a pas figuré dans nos colonnes et en prétendant avoir envoyé à M. Chapais une lettre qu'il n'a jamais mise à la poste.

" Trois mensonges dans trois semaines ! "

Il va de soi qu'après un pareil éreintement Marc Sauvalle n'eut pas envie de regimber, et voici tout «e que le défenseur de M. Fréchette put articuler ■en s'éloignant pour aller se cacher :

Jusqu'à, ce que Cliapnian se soit exécuté et uît fait publier l'attestation de son mensonge, il est déqualifié et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

Et le Courrier (tu Cainida répondit aux lignes que je viens de reproduire de la Va trie, par celles-ci :

" Save/-vous la nouvelle?... Chapman est déqualifié !!

— " Comment, déipialifié ?

— " Oui, déqualifié !

L'N IN'CinEXT

— " Mais défiialifié par qui?

— " Déqualifié ^av . . . rincommensurable Paul- Marc Sauvalle, l'homme qui prétend avoir écrit en 1889 une appréciation

bienveillante d'un livre paru en 1890.

" Ces gens-là ont de l'audace, allez !

" Pris en flagrant délit de mensonge, convaincu d'avoir voulu tromper le public, confondu par les dates, par les faits, par les pièces mêmes qu'il a produites, maître Sauvalle porte des jugements de déqualification.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de son impudence :

Jusciù'il ce fjuc Cliiipman se soit exécuté et ait fait publier l'attestation de son mensonge il est déqualifié et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

" Voilà la réponse de ce bateleur à la lettre écrasante de M. Chapman, et à l'article du Courrier du C'inada.

" On ne saurait avouer plus clairement son impuissance à sortir du pétrin.

" Naturellement pas un mot de la fameuse lettre que M. Sauvalle a prétendu nous avoir envoyée, et que nous n'avons pas reçue.

78 DEUX COPAIXS

" Quand vous proposez-vous tic tirer ce point au clair, M. Sauvalle? "

Marc Sauvalle n'a pas encore tiré ce point-là au clair, pas plus qu'il n'a montré l'appréciation qu'il prétend avoir faite de mes Feuilles d'Ernhle^ et si son copain n'existait pas, le rédacteur de la Patrie serait certainement le plus grand menteur du Canada.

LA BASTIDE ROUGE

Continuation de ('INTERVIEW

Ecoutons à présent l'explication que M. Fréchette va donner à son truchement sur son plagiat de la Bastide Bouge :

M. S'aurf(/V. — Chapman— pardon, votre emprunteur — vous accuse aussi d'avoir, dans une certaine pièce de théâtre, copié des fragments de dialogues dans un roman d'Elie Berthet intitulé La Bastide Bovge.

M. Fréclid'r.—V-Ai été beaucoup plus loin ; j'ai dramatisé tout le volume. Cette accusation, j'en ai fait justice dans le temps, et je ne sache pas que j'aie été considéré comme un voleur depuis cette époque. Remettre au jour cette risible affaire n'est qu'une perfidie, toute jugée d'avance, qui témoigne surtout de l'impuissance où l'on est de trouver quelque chose de sérieux à me reprocher ; et si je prends la peine d'entrer dans de nouvelles explications là-dessus, c'est tout simplement pour l'acquit de ma réputation auprès de mes compatriotes de France établis récemment dans le pays, et qui m'honorent de leur estime.

Voici la chose en deux mots. En ISSO, j'avais à l'étude un

80 Dtux cor.vixs

drame historique intitulé PajAneav, et mon associé Jehin-Prume et moi, nous nous demandions si la machine pourrait tenir l'affiche durant les six jours pour lesquels la salle était louée. C'était deux semaines seulement avant la premure. Xous assemblâmes nos acteurs amateurs, et il fut convenu que je dramatisè-

rais la Bastide Boyge d'Elie Bertliet, qu'on l'imprimerait et qu'on répéterait au fur et à mesure que je l'aurais livré un acte.

Aucun mystère en tout cela : M. Prume, M. McGown, M. Chs Lebelle, M. Brazeau, M. Louis Lebelle, M. Dufour sont encore pleins de vie et peuvent endosser ma déclaration. Restait à décider si nous mettrions le nom d'Elie Berthet sur la brochure et sur l'affiche. On fut unanime dans la négative, attendu que le succès d'une pièce faite et montée dans ces conditions était loin d'être assuré, et que c'eût été une injustice de faire courir aucun risque à l'auteur sans sa permission.

Parce que M. Fréchette a le toupet de donner une pareille explication, en face d'anciens camarades qui, par pitié, ne le démentiront pas, il croit pouvoir se disculper de l'accusation que j'ai portée contre lui à propos de la Bastide Bouge.

Le lauréat se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à la deuxième phalange, et les citations que je vais faire de différents journaux de l'époque vont prouver qu'il ne s'est pas borné à mettre le nom de YExilé ou celui du Bdoar <h V Exilé sur l'affiche, mais qu'il en fait faire l'éloge dans son propre organe la Z'(^r/(', qu'il a, sans lèvres desserrer, laissé même les rédacteurs des feuilles conservatrices, trompés

LA CASTIDE EûUciE ■ 8Î

par SOS réclames de charlatan, dire tout le bien qu'ils pensaient de son prétendu drame.

Et remarquons bien que chaque fois que M. Fréchette fit louer par la presse Papineau et VExilé, la plus large part des

éloges fut pour le dernier, qui, au fait, valait, sous le rapport de l'invention et du style, dix fois mieux que le premier.

Lisons d'abord ce que la Patrie publiait le 12 avril 1880, c'est-à-dire deux mois avant la première représentation du *Betour de Vexilé* :

M. Fréchette est actuellement en train (d'écrire un nouveau drame qui aura pour titre, croyons-nous, *Le lietoir de V Exilé*, et qui sera représenté alternativement avec *Papineau* au Théâtre Royal à la fin du mois de mai.

Nous prédisons à notre ami un succès magnifique, qu'il mérite tant et à si juste titre, et nous saluons en lui le fondateur du drame franco-canadien et du théâtre national.

Où en est maintenant M. Fréchette avec la déclaration qu'il vient de faire à son copain ?

Après qu'il a affirmé solennellement n'avoir eu que quinze jours — quinze jours avant la première représentation de *V Exilé* — pour dramatiser la Bastide Roage, le journal la Patrie, en prouvant qu'il travaillait, dès le 12 avril, à cette pièce, — qui devait être jouée pour la première fois le 8 juin suivant, — vient de donner à M. Fréchette le plu^{^^}

durable certificat de menteur que j'aurais voulu lui décerner moi-même.

Le 5 mai, un mois et plus avant la première de *V Exilé*, la Patrie revenait à la charge et publiait l'énervante réclame suivante, écrite probablement par M. Fréchet lui-même :

L'art dramatique a été peu cultivé jusqu'ici par nos hommes de lettres. Ce ne sont cependant pas les sujets qui font défaut. Notre Canada français a ses annales glorieuses, et notre société canadienne ses ridicules particuliers, où l'on trouverait des matériaux abondants pour la création d'un théâtre national.

C'est là que M. Fréchette a recueilli le sujet des deux drames qu'il est sur le point de soumettre à l'appréciation du public.

Le Retour de l'Exilé, dont la presse a fait mention, est maintenant terminé et sera produit alternativement avec Papineau dans le cours d'une série de représentations qui auront lieu au Théâtre Royal vers la fin du mois.

Cette pièce dramatique, comme son aînée, est parfaitement réussie. M. Fréchette y a fait preuve d'un talent dramatique sûr, d'une ligne et d'une connaissance complète des ressorts de la scène. L'intrigue est conduite avec une rare habileté ; l'auditeur s'étonne de la facilité avec laquelle l'auteur réussit à dérouler sa trame compliquée avec art d'incidents et de situations aussi variés (^n'émouvants, qui s'enchaînent et se succèdent d'une manière irréprochable. L'intérêt est très bien soutenu dans tout le cours de la pièce, et le dénouement admirablement ménagé.

Connue études de nos écrivains canadiens, l'Exilé ne

LA BASTIDE ROUGE 8:'>

laisse rien à désirer. Les caractères y sont dessinés de main de maître, et le dialogue, tantôt pathétique et d'une éloquence entraînante, tantôt vif et pétillant, se déroule avec un naturel charmant.

En racc de preuves aussi foudroyantes que le sont les citations ei-dessus, qu'est-ce que va dire la colonie française de Montréal, à qui M. Fréchette devait, d'après lui, l'explication que l'on sait, pour Vacquit jle sa répiit<iLinn ^

La réputation de M. Fréchette !

Le 24 mai, M. L.-O. David, odieusement induit En erreur par le futur lauréat ou quelqu'un do ses amis, faisait dans YOpi/i'On Paldijne Tappréciatiou suivante de Y ExUé, qui était terminé le 5 mai et peut-être longtemps avant cette date, puisque M. Fréchette n'avait foit que transcrire la B'ist'île Bouge :

L.C Bctour (le r Krilé, que nous n'avons pas entendu, est, <3it-<in, supérieur, sous certains rapports, à Papineai'.

Les deux pièces seront jouées à la fin de ce mois à Montréal et à Québec le soir de la Saint-Jean-Baptiste et les juurs suivants.

On peut s'attendre à une véritable fête littéraire ; ce sera la naissance ou le baptême du drame canadien.

On a vu dans mon L>iaré<it comment ce baptême littéraire fut administré, — non pas au Théâtre Royal comme l'avait d'abord projeté M, Fréchette, G

84 DF.rX COPAINS

mais à l'Académie de Musique, — et Ton saura plus loin pour-quoi le lauréat et ses acteurs ne sont pas venus renouveler leur farce à Quéljec, le jour de la Saint-Jean-Baptiste elles joars suivants.

Sans doute, les citations que je viens de faire de la Patrie sont surabondantes pour démontrer que ^I. Frécliette est l'un des

plus grands menteurs qui aient jamais tenu une plume dans n'importe quel pays du monde, et je n'ai nullement besoin d'autres documents pour le confondre. Cependant, comme je tiens à le châtier, comme il tant, d'avoir mis autant d'audace à mentir qu'il en a mis ;\ voler, je vais lui remettre sous les ^-eux certains trucs dont il s'est servi pour tâcher de faire réussir VExilc^ ainsi que certains pavés qui lui furent lancés le jour où l'on découvrit qu'il n'était qu'un vulgaire imposteur.

A cette fin, je cite ce que disait la Patrie du 10 juin dans son compte rendu de la première représentation du Retour de VExilc^ donnée deux mois après avoir été annoncée et moussée dans le même journal :

Après la première de J'apincoK la j)reniiL'rc de V F.xilc. Après le succès de lundi le succès de mardi. Certes, deux premières en deux jours. M. Fréchet fait bien les choses. Nous avons parlé si souvent de V Exilé que nous n'entreprendrons pas de parler de ses mérites littéraires. La charpente du drame est forte, élégante et durable, le dialogue est vif. mouvementé, et il y a dans chaque scène cette lervc et cette

I.,\ p. ASTI DE ROUGE 85

nergic de langue qui distiiu/ueut le sfijle de M. Fréchette. J^a scène se passe à Québec, et l'intrigue roule sur l'arrivée inattendue d'un Canadien qui a quitté son pays depuis vingt ans et qui vient réclamer à un intendant infidèle sa fortune qu'il lui a confiée avant son départ. Un peu l'intrigue des Cloches de Cornville !

Eiiteiidez-vois ? Un peu l'intrigue des Cloches île Cornville !

Pourquoi pas Tintrigue de la Bast' < h Boinje d'Elie Bertliet ?

M. Frécliette espérait, n'est-ce pas, qu'en avouant que le mérite de son ceivre dramatique ne dépassait pas, quant à l'originalité, celui des Cloches de Corn ev' lie, le public croirait plus aisément qu'il était le véritable auteur du Betour de l'E.riU.

y a-t-il dans la langue française un mot pour peindre une pareille liillderie ?

M. Frécliette ne se contenta point défaire eh anter les louanges de l'auteur de V Exilé dans son propre journal, de laisser toutes les autres feuilles montréalaises faire chorus après la Patrie :\\, poussa l'audace et le ridicule jusqu'à organiser une claque qui devait, à chaque représentation de cette pitc3, l'appeler sur la scène pour lui brûler de la résine sous le nez.

Et la résine, de fait, fut brûlée à profusion s)us la noble narine du h'Kré/it, comme on peut en juger

ÇG DEUX COPAIXS

encore par la Pairie, qui, après avoir fait un éloge à tout cîisser de la première de V Exilé, ajoutait ceci :

Somme toiito, représentation splendide d'un drame fortement composé et élégimment écrit.

M. Fréchette l'ut appelé sur la scène, à la fin du cinquième acte, et reçut une nouvelle ovation <le la p;"irt du pul)lic enthousiaste,

Si M. Fréchette n'eût pas été un prétentieux imposteur, ça aurait été, n'est-ce pas, le bon moment — la première fois qu'on l'appela sur la scène — de déclarer qu'il n'était pas l'auteur de la

pièce qu'on applaudissait avec tant de confiance et d'enthousiasme.

^Nlais son stupide amour de la gloriole se révolta à l'idée qu'il lui faudrait renoncer aux applaudissements qu'on lui prodiguait comme dramaturge ; il laissa le public croire, toujours plein d'une admiration sincère et fervente, qu'il avait réellement écrit V Exilé, et, le surlendemain soir de la première représentation, il viut encore renifler toute la résine que ses claqueurs à gages purent brûler aux feux de la rampe sans l'asphyxier. Et voici ce que la Patrie publiait encore à la date du 12 :

SiiUc comble hier encore, à l'Académie de Musique, en dépit du mauvais temps, pour la deuxième de VERile.

Evidennnent le pulilic montréalais tient à cajoler M. Fréchette et les artistes qui l'ont si D)ien secondé peu lant

LA BASTIDE rÔIXiK

cette scinainc iiccinorabl di\BS les nnnales do I:i Ii(tv.'rature canadienne.

M. Frt'chette a été appelé à .grands cris comme de coutume, car le public a pris l'habitude d'applaudir les artistes, mais de ne jamais oublier Vaiiteitr.

Même H la deuxième de VExHc, il eût été encore temps pour M. Fréeliette d'avouer qu'il avait copié son prétendu drame dans Is Bastide Jionge, alors cpi'il y avait foule et qu'il n'y avait plus à craindre pour Berthet l'insuccès dont il nous a parlé,

La fièvre incurable de rinfatuation cette fois encore lui paraly-sa la langue, et, pantin dont sa claque organisée tirait les iicelles,

il revint, la bouche en cœur, faire force saluades à l'auditoire ravi d'admiration, puisse retirer à reculons, toujours la bouche en cœur, empocher, hi main hirurgement oaverte, les sons que venait de lui rapporter uie représentation donnée, comme la précédente, dans des conditions si honorables.

La Miner re^ qui n'avait pourtant pas l'habitude de gâter M. Fréchette par ses compliments, croyant, elle aussi, qu'il était le véritable auteur du Retour (h VE.rilé^ voulut mêler sa voix au concert laudatif qui saluait la naissance du théâtre national, et elle publia, à la même date, la flatteuse appréciation que voici :

Nous exprimions liier le vu'U que M. Fréchette exerçât

88 DEUX cor.vixs

son talent sur un drame non politique. Nous ne savions pas que VEx.il" renfermait toutes ces qualité.*. Ce drame est purement un drame, et nous n'y trouvons pas matière à critique.

Après avoir analysé V Exilé, c'est-à-dire la Bustnhi liOii(/c, la JUncrve ajoutait :

Ce drame est très mouvementé et contient des alternatives de triomphes et de défaites, d'espérances et de découragement fort bien ménagée?.

L\ représentation d'hier a été parfaitement goûtée par l'auditoire intelligent et nombreux qui remplissait l'Académie de Musique, et nous n'avons (ju'à snulialiter d'autres succès à j\r. Fréchette dans la carrière nouvelle qui s'ouvre à son talent.

Le Courrier (lellontréni ne fut pas moins élogieux, et l'on y peut lire, à la même date, les lignes ci-dessous :

L'empressement du public à encourager de sa présence les commencements de notre théâtre national est d'un bon augure (S'il va ainsi) laudir les étrangers ([ui apparaissent de temps à autre sur la scène, à Montréal, il sait aussi faire des ovations à nos concitoyens qui interprètent si bien les «œuvres d'un auteur compatriote ; et cette conduite des Montréalais fait grandement honneur à leur cœur et à leur intelligence.

Nous avons déjà dit <[ue nous remettons à j]lus tard notre (^bund)le ainsi) récitation du drame V hlxih' : nous dirons cependant dès maintenant que, si le théâtre était toujours alimenté par des œuvres aussi morales que celles de M. Fréchette, on pourrait y assister sans danger et y conduire les personnes qu'on respecte.

LA BASTIDE ROUCIÈRE 89

Un exil est un drame assez mouvementé, dont l'intrigue est très bien nouée, et dont le dénouement arrive tout naturellement. Ce sont (.k'jù là. des «qualités précieuses ; mais il y a plus : la pièce est écrite dans un style qu'on aime.

Dans \\\\ stylo qui révèle le poète 1

Le mot à mot de la prose d'Elie Bertliet.

Dans le même temps. V Opinion PnhUque publia le portrait de M. Fréchette dans un cadre artistique- <[uieraient orné de deux couronnes de laurier, sur lesquelles se détachaient nettement les mots Papi- II en a et V Exilé.

Tout cela, naturellement, était l'expression de l'enthousiasme du public aveuglé par le rayonnement de la médaille dramatique de M. Frécliette.

Mais quand ce bon public en vit le revers, quand M. Benjamin Globensky eut fait connaître à des amis, — qui coururent aussitôt en avertir Fréchette, — que l'Exilé n'était rien autre chose que la Bastille Rouge d'Elie Berthet, le dramaturge improvisé eut beau aller déclarer, à la troisième représentation, devant des banquettes vides, qu'il avait écrit sa machine en collaboration, ce fut un déchaînement de huées indescriptibles et dont les oreilles du lanrent doivent encore bourdonner.

Et voici ce que M. Tardivel écrivait, sous sa signature, dans le Cn un dieu du 23 août de la même année :

Papiiiiiaii n'est pas le seul draine qui porte le nom de M. Fréchette. [1 y a de plus le Tletour <Jp l'Erili', drame en cinq actes et huit tableaux.

Rendant compte de cette pièce, le Courrier de Montréal rs^ allé jrsqu'à dire que le public s-ait apprécier le talent que M. Fréchette a déployé dans la création de cette œuvre. Et il a donné do plus au Retour de V E.rilr uu certificat de haute moralité.

Quaut à la question de moralité, il n'y a pas à y touclier. Du haut de la chaire sacrée M. l'abbé iSIartineau asoleunellement condamné le Jif/o»r de VKsilé cumme une nuvc» profondément immorale.

Le Tond du drame est dtmc juLié. Reste la j artie littéraire.^

Le Xoitreau Monde a déjà fait comiaître en qurà consiste la eodahorationûont il est question. Le drame de M. Fréchette est tout simplement un roman d'Elie lierthet condensé. Notre il-raiiiiaitir;/e a tout bonnement pris la Hoslidr. Jlo'iife publiée en

186.") et y a fait de larges coupures, ne chant;eaut A Y)cu près
(jue les noms propres.

Curieuse manière de collaborer, en vérité '.

Pour convaincre le public qu'en effet le drame de ^L Fréchette
est une copie servile du roman delîerlhct, je vais confronter queh-
pies extraits des deux écrits.

Suit une pleino eoloiuu' de citations.

Je pourrais, ajoutait M. Tardive!, continuer ces citationsad li-
bitum, car d'un bout à l'autr,? ï Exilé n'est (lu'une copie de la Bas-
tide Kour/e. Mais je crois en avoir assez fait voir pour édifier le
public sur le talent (juc 3L Fréchette a déployé dans la création
île cette œuvre.

Quelf|uc temps îprès, la Jlhierve, qui avait fait à M. Fréchette
les éloges qu'on a vus, publiait presque

Lv rASTiDK Kouor; 91

o11 entier la Basiale Rouge et VExUé, pour les comparer, en
faisant précéder cette comparaison par les lignes qui suivent :

L'accusation que nous portons contre M. Frccliettc est excessi-
vement grave. Prouvée, elle peut suHire à détruire la réputation
littéraire le mieux assise. Malheureusement pournotre lauréat,
nous sommes en mesure d'établir cette accusation de faux à la sa-
tisfaction ou plutôt à la stupéfaction de ses apologistes les plus
fervents.

Dès aujourd'hui nous commençons à mettre en regard le texte
d'Elie Berthet et le texte travesti plus ou moins grossièrement de
M. Fréchette.

Déjà cette supercherie a été signalée dans un autre journal ; mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complètement. M. Fréchette n'a pas seulement plagié quelques passages, comme on va le voir, mais c'est à peine s'il peut revendiquer la paternité de quelques pages, de quelques bouts de dialogues.

Il a voulu donner une couleur canadienne à une scène qui se passe ailleurs. Mais l'habit d'emprunt pousse partout ; il n'a pas eu seulement le tact de supprimer une foule de choses qui ne sauraient avoir été dites ou faites ici. Jamais personnages canadiens n'ont tenu le langage qu'il leur prête. Sauf quelques plaisanteries de mauvais aloi, empruntées au langage populaire, rien qui sente le terroir. Pardon, il a un mérite : il a changé les noms de la plupart des personnages du roman d'Elie Berthet." ^

Et après un éreintement comme jamais imposteur ne reçut de la part des journaux, après l'explosion)!!

Voir le Lcuircat.

^2 DEUX COI'AIXS

<le sarcasme et de mépris (l'ironie vient de voir contre sa fameuse collaboration ^ ^I. Frécliette a encore l'effronterie de venir nous expliquer son plagiat de

Décidément, le lauréat est — selon le mot de ses propres amis — tout à fait mûr pour la Longue- Pointe.

En tout cas, l'explication que M. Frécliette a donnée pour la colonie française de Montréal, relativement à la Bastide Iloage, vient de mettre le sceau à sa réputation. Et, de même que Tipitte Vallerand de ses Originaux et Détraqués remporta la " torquette du diable dans un concours de sacres ", il est parvenu à obtenir,

sur le tréteau de foire où il se débat depuis trente ans, la palme du plagiat à outrance et du mensonge à jet continu.

J'oubliais. Après avoir raconté — à la façon d'un Marseillais décrivant à un Parisien la Cannebière — comment il avait dramatisé la Bastide Bouge d'Elie Berthet, M. Frécliette s'est i-nversé en arrière, et, la ligure rayonnante de satisfaction, les lèvres larc-jemeiit ouvrlc=>, il a ajouté :

— Et voilà l'histoire de mon <;r;ni(l plagiat.

Et Marc Sauvalle, riant sous cape, de reprendre :

— ^la fui, Moiiisirur, elle m'intéresse à co point que je ne puis m'empOcher de vous ileiiiandtr celle des petits.

LA PASTIDE EOUUE 90

Et M. Frécliette a poursuivi :

— Ah ! quant aux petits, par exemple, c'est une tout autre affaire. S'il s'agit d'avoir plagié des prépositions et des adverbes, jwiir, avec, depuis, alors, pourtant, et des substantifs, le •soleil, les coicaux, avec les oiseaux, les nids, La brise, les branches, les feuilles, Vrcorce, les racines, quand je parle d'un arbre, je l'admets, mes rapines sont presque aussi nombreuses que celles de Victor Hugo et de Lamartine.

Pour ce qxii est des plagiats de cette espèce, je m'avoue coupable ; je n'ai, du reste, lait que cela toute ma vie : plagier le dictionnaire.

M. Frécliette veut, sans doute, faire alkisiou au dictiouuaire de Lu rousse^ où il a plagié de quoi faire tout uu volume : la Pdlic Histoire des Rois (h France '.

Oui, ça doit être le dictionnaire de Larousse dont il veut nous parler ici.

Autre cliose est des phrases qui se ressemblent. Ici, il y a ce qui s'appelle la rencontre, la réminiscence involontaire, et le démarquage.

La rencontre constitue une simple curiosité eu littérature.

En effet, la rencontre en littérature est une curiosité, et je n'en connais pas de plus amusante que Celle-ci, par exemple :

BERTHET

— ALjrs pourquoi vous a-t-elle appelé ? Les amoureux ont

1 — Viir le Loini'fii.

94 DEUX cor.MXS

cVétrangC3 idées. A votre phiee, jeanc homme, savez-vous ce que je ferais ? J'irais trouver Z/rt^«. 'f/-(/. je lui demauderais une explieatii^ n franche et précise en présence de ces dames.

FEECHIEÏTE

Alors pourquoi vous a-t-elle appelé ? Les amoureux ont d'étranges idées. A votre place, jeune homme, savez-vous ce (lue je ferais ? J'irai* trouver .7o/i/i, je lui demanderais une explication franche et précise en présence de ces daines.

Je le répète avec le hnrétit. la rencontre en littérature est une curiosité.

La réminiscence involontaire trop répétée constitue un manque d'originalité ; le démarquage, lui, est un vol calculé et constitue le plagiat, c'est-à-dire le brigandage littéraire, une des choses les plus honteuses qui soient.

C'est très vrai ; et, pour ne citer rpi'un exemple, quand M. Frécliette démarqua ré[»ître à Lamartine pour faire celle (j^u'il adres.sait de Chicago à M. Lemay, il fit une des choses les plus déhonorantes dont puisse se rendre coupable le dernier écrivassier.

Que dire donc de son Cddieux décalqué du Cii'lieux de M. Taché ?

Or, voyons ce qu'on me reproche. Un vers c^u'on dit emprunté à Lcconte de Lisle, un vera que j'ai écrit en 1SG2, (juand le peintre Falardeau a visitéQuéhec pourla première fois après son départ i)Our l'Europe. A cette époque. Leconte de Lisle avait publié des vers, si l'on veut, mais il était encore relativement inconnu même en France. Ce n'est qu'en 1875 on 1870 qu'on a entendu prononcer son nom pour la première lois au Canada.

LA r. ASTI DE RuUllK o-3

M. Frécliette proLend que Leeonte de Lisle était relativement inconnu, en 18G2, même en France.

Pour prouver cpie Leeonte de Lisle était parfaitement connu des Parisiens, non seulement en 1862, mais dix ans auparavant, je transcris les lignes suivantes, publiées dans le Monde Poétique de 1884, sous la signature du poète Louis Tiercelin :

Le premier volume de Leeonte de Lisle, imprimé chez Dacloux, parut en 180:2, sous le titre de Poèmes Antiques. Un se-

cond volume, Poèmes et Poésies, fut édité, peu de temps après, par Taride, le prédécesseur, sous les galeries de l'Odéon, des éditeurs Marpon et Flammarion.

Larousse dit la même chose. On y peut lire, de plus, que les Poèmes et Poésies furent refondus. On peut aussi constater, en lisant la première édition de ce volume et les Poèmes Barbuirs du même auteur, publiés en 1862, qu'une grande partie de ce dernier volume — qui contient le vers que M. Fréchette a volé pour le glisser dans sa pièce au chevalier Falardeau, — provient des Poèmes et Poésies édités en 1854.

Oui, quoi qu'en dise M. Frécliette, on connaissait en France Leconte de Lisle non seulement en 1862, non seulement en 1852, mais bien des années plus tôt, puisqu'il est avéré qu'un poète n'édite ses vers en volume que longtemps après qu'il en a publié des spécimens dans les différents journaux et revues de son pays.

DEUX cor.vi.vs

Au fait, comment un écrivain pourrait-il espérer écouler ses livres s'il n'avait au préalable donné des preuves de son talent?

Et puis, en supposant que Leconte de Lisle ne tût pas généralement connu des Canadiens en 1862, est-ce que M. Fréchette, un homme du métier, devait nécessairement ignorer les vers de ce grand poète ?

Mais est-ce qu'il y a beaucoup de Canadiens qui connaissent Yann Nibor et Salvinien Japointe ?

Ce qui n'empêche que M. Fréchette sait par cœur des vers du matelot-poète de la Bretagne et du cordonnier-poète de Paris,

dont les moindres productions valent tout ce que le huiréat a publié.

D'ailleurs, M. Fréchette a d'autant moins raison d'essayer de faire croire qu'il ignorait Leconte de Lisle en 1862, qu'à cette époque le futur lauréat fréquentait Crémazie, qui était libraire et se faisait expédier par les grands éditeurs de France toutes les primeurs des poètes du jour.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à M. Fréchette, et laissons-le mentir tout son soûl.

On me reproche aussi quatre mots que j'aurais volés à >riiu' (le (lirar.lin. Or, ciuan»! ces quatre mots de moi furent publiés, ilau? le Journal de (^ ui bec, 'f étuis encore au collège, et ceux qui ont fait leurs études dans notre pays savent si les collégiens ont l'habitude de se plonger dans les œuvres de Mme de Girardin pour y cliorclier matière à plagiat.

I.A liASTIDE liOrOE

Je n'ai jamais prétendu que M. Fréchette avait pris le sixain

Et le monde est sauvé'

dans un des volumes de Mme de (xirardin.

J'ai simplement indiqué dans mon Lmiréat qu'il avait copié ce vers de la même femme-auteur dans- Y Abeille Poétiq'te du XIXième Siècle, de la pièce intitulée L" Mort du Christ.

Or, V Abeille Poétique d a XIXième siècle, ij^ui porte pour sous-titre Choi.r de poésies covtemporaiiies, la plupart inédites, a été éditée à Paris, en 1849, par J.-B. Palissier, à l'usage des mai- sons d'éducation.

Je possède ce recueil depuis les bancs du collège, et ^r, l'abbé Boucher, curé de la Pointe-aux-Trembles de Portneuf, qui était mon maître de classe, m'en a fait apprendre des pièces que je me rappelle encore vaguement, parmi lesquelles se trouve la Résur- rection d'Antony Descliamps, dont M. Fréehette s'est beaucoup inspiré pour écrire son Alléluia, qui contient justement le vers volé à Mme de Girardin.

Il y a aussi un liOniistichc de Jose-jMariiX de Heredia que j'ai volû. Or mon licinistichc, à moi, se trouve dans ma pièce L'Espc.gne, imprimée dans les bulletins de la Société lloyale il y a neuf ans; et les Trophîcs de Jose-Maria de Heredia, le volume dans lequel ou a déniché le vers désigné, a été publié seulement Tannée dernière. ..Voilà rii;:)nnèteté de MM. Baillairo-é Pire et Cie 1

DEUX COL'AIXS

M. Frécliette n'est pas seulement capable de se raccroclier à cet hémisticlie d'un sonnet de lleredia, et, pour prouver que son explication est fausse, j'ouvre les Contemponiînsà Jules Le- mattre, publiés en 1886, ot j'j' copie ce qui suit :

Au temps <-lcjà loinlaia où j'apprenais l'histoire de la littéra- ture l'ançaise sur les bancs du collège, un nom ni'avait frappé parmi ceux des poètes de la Pléiade : Ponthus de Thyard. Je me figurais que le poète <iui portait ce nom harmonieux et fleuri avait dû être quelque cavalier merveilleusement élogiuit et fier, et

qu'il avait dû écrire des vers plus beaux qu'aucun ilc ses compagnons, des vers d'un tour plus hautain'ct d'une mythologie plus fastueuse. Lors(iue je pus lire ses Erreurs aïiiiiureuse», ma déception fut grande ; pourtant je continuai d'aimer Ponthus pour le noble esprit qui paraît çà et là dans ses méchants vers et surtout pour la sonorité de son nom.

Ce que Ponthus de Thyar.l fut pour moi jadis, M. Jose- Maria de Hcredia Test sans doute encore aujourd'hui pour la plus grande partie du public : un nom éclatant et mystérieux. Mais croyez qu'il ne ménage pas à ses lecteurs le même mécompte. On verm, quand il nous donnera enfin sCv^ Tropltfes, que ses vers sont aussi beaux que son nom...

Il était donc fpiestion, à Taris, dès 1880, des 7Vophées, (pli devaient être achevés, n'est-ce pas, pui.s- <pie Jules Leniaître les avaient lus.

Au surplus, le grand critique français, parlant des cimpiante sonnets que renferment les Trophées et qui parurent par séries dans la Farirnsse Contet/rporn'mr et la Revue ihs Deiiix-3Iondcs^ d'où ils furent

L\ BASTIDE ROUOE 99

reproduits par nombre de journaux, le grand critique français, dis-je, explique, dans une note mise au bas de l'article qu'il consacrait, en 1886, à Heredia, que les sonnets en question furent originellement publiés de 1866 à 1880.

Sans doute, le vol de Thémistiché de l'auteur des Trophées, à côté de tant d'autres larcins dont s'est rendu coupable M. Frécliette, n'est, comme on dit vulgairement, qu'un grain de mil

dans la bouclie d'un âne, et cependant le lauréat n'a pas même la suprême consolation d'établir que Je l'en ai accusé faussement.

Faut-il avoir du guignon !

C'est le temps de répéter le dicton populaire : Quand la malchance toutbe sur 1rs po>des, le diable ve jeraît fas 'pondre le..
..coq.

Mais écoutons enfin les derniers mots que M. Frécliette a articulés, les lèvres largement ouvertes. en réponse à mon Lauréat :

—Je le répète, en fait de réelles réminiscences, on en a constaté trois dans toutes- mes œuvres : un vers de Victor Hugo, un vers de Trosiêr Blanchemain et un vers deCrémazie. Ce sont de véritables réminiscences, je n'en doute pas. car ces trois vers, imités ou intégralement reproduits, je devai.? les avoir lus. Mais, franchement, là, pour m" exempter la peine de faire trois vers de plus dans mon existence, j'aurais volontairement, sciemment, dans le but de tromperie lecteur.

100 DEUX COPATXS

et pour me parer des plumes du paon, volé ces trois vers, qui sont très ordinaires après tout ! Il faut avoir du toupet et surtout l'âme faite exprès, pour s'imaginer faire gober ceL.-i au public.

Ave^-vois bien entendu ?

Je n'ai prouvé dans mon Lauréat que trois réminiscences de M. Frécliette : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blanchemain et un vers de Crémazie.

Rien ([Ue trois vers.

Malgré une certaine pitié que m'inspire Taberration mentale où est tomblé le hinréat déconfit, je ne puis résister à la tentation de lui frotter le nez avec quelques-uns des vers qu'il a filoutés à tant de poètes français et canadiens, et les citations que je vais détaclicr de mon Lniiréot vont démontrer que le vol du vers de Leeonte de Lisle, celui de Mme de Girardin et l'hémisticlie de Ile-redia seraient par comparaison de bien légères taches sur le blason du poète iKitioH'iL

Avant do transcrire ces citations, laissez-moi vous faire voir quelques-uns des vers que M. Frécliettc prétend que je lui ai volés :

FÎECHETÏE

Le passant croit <iuïr, quand le soir est tombé.

CHAPMAN Le passant croit ouïr comme une voix liuniaine.

LA ÎASTIDE ROUGE 10 L

FRECHETTE

Oui, deux siècles ont fui ; la solitude vierge. CHAPMAX

Et le vent parfumé des solitudes vierges.

FRECHETTE Ou dit que depuis lors, sur la vague dormante.

CHAPMAX Et l'on dit que depuis, dans les belles soirées.

FRECHETTE Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'aniét-byste. CHAPMAX

Dans des Ilots d'ambre, d'ur, de pourpre et de vermeil. Le drapeau de la liberté.

CHAPMAX

Du drnpeau de la liberté.

FRECHETTE

Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort i.

CHAPMAX Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit.

FRECHETTE Tonnant comme la voix des vagues en rumeur.

CHAPMAX Hurlant comme la voix de l'océan qui monte.

1 -M. Fréchette, en m'accusant faussement de lui avoir volé ce vers, oubliait qu'il l'avait lui-même pris à Lamartine, qui a dit dans la 6ième strophe cVIschia :

Doux comme le soupir cV un enfant qui sommeille.

102 IIKL'X COPAIXS

FRKCHETÏE

J.c m&uscjut à ré^auje eu]n fngaie nu poing.

CHAI'MAN Xc fusil à l'c'paulo et l'ccunic à iu bouche.

FEECHETTE

îs(i;s vcnicns c!c j agscr ces longs jnurs de tempête.

CHAPMAN Oubliant le passé, les longs jours de souffrance.

FRECHETTE Chaque victoire était stérile.

CHAPMAN Cliaque victoire était pour nous infructueuse.

11 3- a vingt colonnes de la Patrie, formant cinquante pages d'une brocliure in-8, pleines de citations comme celles (j[ue je viens de transcrire.

Assurément, si M. Fréchette s'est conduit à l'endroit des poètes de France et du Canada d'une rnanière aussi ignoble que je l'ai fait vis-à-vis de lui, le laarént mérite bien d'être estrapade ou d'avoir tout au moins le ventre hirgonent ouvert.

C'est ce que nous allons voir tout do suite par les comparaisons suivantes :

TROSPER BLANCHEMAIN

Niagaras grondants, lilondes Californie?.

LA BASTIDE ROUGE

FRECHETTE

Xiagaras grondants, blondes C!ali!brnics.

Ça commence bien.

LECONTE DE IJSLE

Grands aigles fatigues de planer dans les nnes.

FR '^.GUETTE Quand l'aigle, fatigué de planer dans la nue.

Ceci n'est pas trop mal, non plus.

CREMAZIE

Il est sous le soleil une terre bénie. FRECHETTE

Il est sous le soleil une terre bénie.

Très bien ! très bien ! C'est frappant de ressemblance, et surtout c'est très bonnête.

VICTOR HUGO

Avec de vieux fusils- sonnant sur leur épaule.

FRECHETTE Avec de vieux fusils gelés sur leurs épaules.

Vous avouerez, M. Frécliette, que des fusils gelés ne valent pas des fusils sonnants.

Aussi, est-ce dommage que vous ayez fait un changement qui accuse une intention criminelle.

CREMAZIE

Il est sous le soleil une terre bénie.

104 DEUX COPAIXS

J'ai transcrit de nouveau le dernier vers pour savoir si c'est le même que vous avouez avoir pris inconsciemment à Crémazie.

Si ce n'est pas ce vers, ça doit être le suivant :

CPvEMAZIE

J'ai longtemps]]i-omi'né ma course \agal)onde.

FRECHETTE Où l'avait 2iromené sa course vagal)onde.

A moins que ça ne soit l'autre :

CREMAZIE

Peuples, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

A genoux, opprimés 1 c'est la France qui passe.

VICTOR IIIGo Cit abîme où frissonne un tremblement
larouclie.

FRECHETTE Où vil>re je ne sais quel tremblement larouclie.

Je parierais, moi, que c'est le dernier vers que le lauréat recon-
naît avoir iiihté de A-^ictor Hugo, ou bien c'est celui qu'on va lire
:

VICTOR HUC;o

On ne sait quel aspect farouche et menaçant.

FRECHETTE Je ne sais quel aspect larouclie d.; héros.

LA r.ASTIDE 1!oU<;K 105

Xon, M. Frécliette n'admettra point qu'il a volé son dernier
vers à Victor Hugo, puisqu'il a remplacé f.t iiiieiuiçtii'it par île
héros.

VICTOR HUGO

Courbe ta large épaule et ton dos de granit.

FRECHETTE

Courbe sa large ét)auIo

Sous l'arche aux piliers de granit.

VICTOR HUOO

Qui dit : il faut monter pour venir jusqu'à moi.

FRECHETTE Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi.

J'aimerais bien voir M. Frécliette se décider, une
bonne fois, à nous dire lequel des vers il a pris à
Victor Hugo.

VICTOR HUGO (.)

Qui t'arrache à ton piédestal.

FRECHETTE

Arrachée à ton piédestal.

M. Frécliette ne se décidera donc jamais à faire son choix et à
nous dire quel vers il a involontairement pris à son fétiche.

VICTOR HUGO Risquez-vous hardiment.

FRECHETTE

RisqueZ-vous hardiment.

LOG DEUX COPAINS

RisqueZ-vous donc hardiment à faire votre clioix^ M.
Fréchette.

VICTOR HUGO

Ivre d'oml)rc et d'imuu usité.

FKECHETTE (}m vole ivre d'immensité.

VICTOR HUGO Qui fit voler au vent les tours de la Bastille.

FRECHETTE Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille.

Choisissez, M, Frécliette : il est encore temps

VICTOR HUGO

Da]is les urnes de la clarté.

Boire aux urnes de clarté.

VICTOR HUGO

L'été, quand il a plu, le cliamp est plus venneil, Et le ciel fait
hnWex plu h fraU au beau soleil Son azur lavé par la pluie.

FRECHETTE

La tempête a toujours son lendemain vermeil. La pelouse a
des tons plus verts après l'averse, Et l'azur vif oti nul nuage ne se
berce Ne sait pas refléter les rayons du soleil.

LE FRERK ACHILLE

Et toi, beau Canada, (iiiand.)e lis ton l)istoin>. Ou que le sou-
venir rappelle à ma mémoire

L\ BASTIDK ROUCE 107

Ce que Dieu t'a donné De sang pur et fécond, do vertus jna-
guaninics, Je ni'ccrie, admirant tes dévoûmtnts suljlinus : " Terre
de mes aïeux, tu fus prédestiné."

FRECHETTE

Et toi, de ces héros généreuse patrie,

Sol canadien que j'aime avoj idolâtrie,

Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part (je le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre prédéterminée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux.

THEOPHILE GAUTIER

Un sourire infernal crispait sa pâle bouche.

FRECHETTE

Un sourire infernal se crispait sur ^iJJjonclic.

JAMES DONNELLY

Quand, le front couronné de ta verte guirlande, Le ciel te fit
sortir du sein de l'océan.

FRECHETTE

Quand, le front couronné de tes arbres ç/éants. Tu sortis,
vierge eneor, du sein des océans.

LECOXTE DE LISLE

L'esprit de la tempête, avec ces mille Louches.

FRECHETTE

L'hijdre de lateni]]êie ouvre toutes ses bouches.

LECOXTE DE LISLE

L'esprit de la tempête, avec ces mille bouchas
Les appelant, soulHait dans ses trompes farouches.

108 DEUX C'OPAIXS

FKECHETTE

et Jii tempête einhouchr

Des p;rands froids boréaux la trompette farvnrlié.

VICTOR HUGO

Que les anges se penchaient pour entendre.

Los fauvettes pour nous voir Se penchaient dans le feuillage.

FRECHETTE

Les fauvettes, tout près, se penchaient pour ciitendre.

VICTOR HUGO

Car dans les canirs un ferment bout.

FRECHETTE

Si le remords au cœur est un ferment qui bout.

BARBIER

Quinze ans, cUepa.^sa, fumante, à toute l)ride, Sur le ventre des
nations.

FRECHETTE

Car ce haille troué, que tant de gloire inonde, A passé, mon enfant, sur le rentre du monde.

LA J[^].ASTIDE KOrOE 109

LAMAKTINE

Et que les bras croisés sur sa large pnitrine.

FKECHETÏE Lui, les deux bras croisés sur sa vaste poitrine.

THEOPHILE GAUTIER Où vont, tristes jouets du ie)nps, nos destinêes.

FRECHETTE O ie)ups I courant fatal où vont nos Jcslinées.

CHAPMAX Nous sommes sur les bords du Saguenay sauvage.

FRECHETTE Xous sommes sur le bord du Saint-Laurocut sauvage.

Î[^]oîis allons voir maintenant comme M. Fréchette aurait été bien avancé s'il eût prouvé qu'il n'avait pas volé l'hémisticlie de Ileredia, dont il nous a entretenu tout à l'heure, et ce que je citerai, comme dit Jules Lemaître, me laissera le remords de paraître négliger ce que je ne cite point :

ALBERT DELFIT

A cboisi le monwni— honte que rien n'efface— FRECHETTE

De tous ces vétérans — honte ([ue rien n'efface —

LAMARTINE La lampe ([vi s'rteint tout à coup se ranime.

FRECHETTE La lampe qui s'éteint ^eite un plus vif éclair.

110 DEUX COPAIX

MAURICE KOLLINAI

Auprès du minet grave et doux comme un ap'dre.

FRECHEÏTE Sous les yeux du héros grave comme un ap.jtre.

VICTOR HUGO Dans ce vaisseau jercZif sous les vagues s'ins
nombre.

FRECHETTE Et le regard perdu sur les vagues s:ins nombre.

VICTOR HUGO Du clioc prodigieux de tes rebellions.

FRECHETTE]Du choc prodigieux des grands toarnois
épi<iuos.

LAMARTINE Ces grands blocs dentelés, effroi du luatelot.

FRECHETTE Des brisants sous-marins, effroi des m/delot^.

VICTOR HUGO Monstrueux, qui semblaient des boas
endormis.

FRECHETTE Dans la placidité des boas endormis.

M. Fréclietto, dans son entrevue avec Marc Saiivalle, a déclaré
solennellement n'avoir nxelé :\ ses vers que trois réminiscences.

Comme il faut qu'il soit doué d'un solide tempéramment pour
nier avec anlant d'impassibilité et d'audace ses plagiats !

^lais il n'a fait toute sa vie que voler, le lauréat, et celui qui
pourrait passer seulement une couple de

jours à sa bibliothèque ne pourrait manquer cl'y trouver, dans une foule d'auteurs encore peu connus au Canada, assez de vers escroqués par lui pour faire tout un volume.

L'autre jour encore, en relisant Théophile Gautier, j'ai découvert dans une pièce au peintre Jean Duseigneur un vers que M. Fréchette a subrepticement glissé dans sa Voix (Vidi Exilé, et la confrontation suivante va encore édifier ceux qui pourraient, par hasard, garder un reste de foi en son honnêteté d'écrivain.

Lisez :

THEOPHILE GAUTIER

Le soleil s'enfoncer comme un vaisseau qui sombre.

FRECHETTE

Le soleil, s'engouffrant comme un vaisseau qui sombre.

Et voilà l'honnêteté de M. Fréchette !

Four faire reconnaître cette honnêteté, le lauréat nous a dit comment il avait réussi à dramatiser la Bastide JRoage, quinze jours seulement avant la première représentation de VExilé. Il nous a parlé d'un vers de Crémazie, d'un vers de Victor Hugo, de quatre mots de Mme de Girardin, d'an vers de Prosper Blanchemain, d'un hémistiche de Jose-Maria de Heredia.

Mais son Vive la France, servilement imité de

Pour le i/rapeaa de François Coppéo, son Cadiear, versifié sur le texte même du CoUeux de JM. Taché, ce qu'il a filouté au docteur Morrisset dans un concours resté célèbre, les vers qu'il a volés à son frère Achille, sa Touffe de cheveux hhmcs prise dans un livre de classe, son Murillo, sa Petite Histoire des Bois de France, copiée mot à mot dans Larousse, ses ÎJxcom)uu)iiés, dans lesquels il a honteusement faussé l'histoire, ses rabâchages, son Jeun Suuriol, son Drapeau fantôme, son épître à M. Lemay démarquée de l'épître de Victor Hugo à Lamartine, son fiasco à l'Académie française avec sa Légende d'un Peuple, tout cela ne demandait donc pas d'explications de sa part ^ ?

Tout cela, au contraire, demandait beaucoup d'explications, et comme, malgré rimagination que M. Fréchette a toujours pour mentir, il n'a pas osé risquer un mot sur ces sujets épineux, l'entrevue que le lauréat vient d'avoir avec Marc Sauvalle met le dernier clou à son cercueil littéraire.

Et savez- vous comment le même Sauvalle a terminé son dernier article en réponse à mon Lauréat f

Lisez ceci :

Et là-dessus le poète m'a congédie avec un franc éclat de rire qui m'a prouvé fiuo les lauréats manques et les abbés

1 — Voir le Lauréat.

LA BASTIDE KOUGE 113

déconfits pourront publier encore bien des volumes avant de désarçonner son inipertubable et philosophique gaîté.

Cet éclat de rire que vient de jeter M. Frécliette est jaune comme le rire de tous ceux qui veulent faire, comme on dit, fortune contre bon cœur, et prouve, une fois de plus, que c'est lui-même qui a écrit de sa plus belle écriture tout ce que vient de signer ! Marc Sauvalle.

M. Fréchette a déjà ri comme cela, dans le temps où je lui arrachais dans le *Courrier du Canada* et la *Yéridé* les plumes qu'il avait enlevées à tous les oiseaux poétiques tombés dans ses lacets. Il a déjà ri pour tacher de faire croire que mes critiques ne le touchaient pas, alors que sa peau de geai mise à nu saignait par tous les pores, et un passage d'un article qu'il publia dans la *Patrie* du 17 mars dernier, sous le titre de *Sachons Rire*, va encore établir jusqu'où cet avaleur de sabres littéraires peut pousser sa grosse pitrerie :

L'éclat de rire qui jaillit clair et sonore des lèvres largement ouvertes ne peut monter que d'un cœur vibrant et, lui aussi, largement ouvert.

Deux fois largement ouvert dans une phrase !

Quel guignon ! quel guignon !

Qwmd la malchance tombe sur les poules. . . .

La dernière reproduction ne démontre pas seule-

114 DEUX COPAIXS

ment que l'éclat de rire dont nous avons parlé récemment dans *Sauvalle* fut inventé par M. Frécliette lui-même, mais elle est une nouvelle preuve que le lauréat a fait dans les *Hommes du Jour* son propre éloge, — où se trouve cinq ou six fois l'expression largement ou-

vert, — et puis qu'il est incapable d'écrire vingt lignes de suite sans rabâcher.

1^ B, — Je viens de découvrir, à la dernière heure, qu'en vue des comparaisons qu'il a fait faire à Sauvalle dans les articles dirigés contre moi, M. Frécliette ne s'est pas contenté de falsifier mes vers, mais qu'il a dénaturé une foule des siens pour les faire ressembler à ceux de mes Québécoises et de mes Feuilles <!" Erable et établir ainsi que je l'avais plagié.

On verra bientôt jusqu'où il a poussé cette falsification.

La découverte que je signalais à la fin de mon dernier article m'oblige — en dépit d'une déclaration que j'ai faite antérieurement — de m'occuper des comparaisons dont M. Fréchette s'est servi, par l'entremise de ses deux paravents, pour essayer de prouver que je l'avais souventes fois plagié.

Quand ces comparaisons parurent l'année dernière dans la 3^e Inerve et récemment dans la Patrie, je ne doutai nullement de leur authenticité ; je ne songeai pas le moins du monde à feuilleter mes livres ni ceux de M. Fréchette pour m'assurer si ses vers et les miens avaient réellement été écrits comme Eoullaud et Sauvalle les transcrivaient.

Qui pouvait s'imaginer que M. Frécliette, cherchant à se disculper des accusations que je portais contre lui, avait osé dénaturer ses propres écrits et même ceux d'un adversaire pour les mettre en

IIIG DEUX tor.vixs

regard et établir de cette façon qu'il avait été pillé par moi ?

C'est pourtant ee (pi'il avait fait, et, comme ma naïveté est aussi grande que Timprudence du lauréat est sans égale, j'ai, en face des citations faites par Eoullaud, avoué, dans le Courrier <hi Canada^ avoir tellement lu M. Fréchette dans ma jeunesse, que SCS poésies avaient, à mon insu, déteint sur les miennes.

Comme le lauréat, en m'entendant faire cet aveu, a dû se tordre de rire derrière son paravent !

J'aurais peut-être toujours ignoré que j'avais été en butte à une supercherie aussi hardiment et aussi bêtement perfide, si J\I. Fréchette n'eût pas fait mettre en brochure les articles slynés par Sauvalle en réponse à mes critiques. Et c'est par un pur hasard — en transcrivant dans le Lauréat manqué des citations dont j'avais besoin pour confondre les deux copains — que je me suis aperçu, à mon grand étounement, qu'une foule de vers mis en parallèle pour me combattre avaient été remaniés dans l'ombre par une main qui, au temps jadis, aurait été coupée par la hache du bourreau.

Après avoir été ('On(hTniné par le tril)unal de l'opinion publique pour vols et mensonges, il ne restait plus à]SI. Fréchette qu'à l'être pour faux, et il me sera bien facile de démontrer qu'il est un

faussaire littéraire aussi stup'de qu'audacieux. Pour cela, je n'ai qu'à trauscrire les comparaisons qu'il a fait fiiire par Roullaud et Sauvalle dans laMiiierve et la Patrie.

Mais jugez donc tout de suite, par les citations

suivantes, de la manière dont mon adversaire m'a

traité :

FRECHETTE

Il avait entendu claquer dans la tempête Le drapeau de la liberté.

CHAPMAX

Avec ses pavillons claquant dans la (emptie.

Vous êtes un faussaire, monsieur Fréchette, et tout le monde peut s'assurer de la chose en ouvrant mes Feuilles 'l'Erable, à la page 25, où Ton peut lire :

Avec ses pavillons claquant dans la rafale.

Vous, êtes, monsieur Fréchette, un voleur, un monteur et un faussaire !

Trois beaux titres, assurément, et vous devez en. être jaloux.

^Tais continuons à examiner vos faux, FRECHETTE

Des frimas cristallins V ctran(je floraison.

CHAPMAX Son portail est orné d' l Iran <jcs floraisons.

Si quelqu'un liésite à croire que M. Fréchette est un faussaire, qu'il regarde à la page l-3r> de mes Feuilles <rJEi'((hle, et il pourra lire ceci :

Son portail e&t orné d'étranges. /Voiit/rt/.so^s.

Faussaire ! faussaire !

FKECHETTE

Qïian 1 ta bu-que sombraït à l'horizon brumeux, On entendit
longtemps sur l'ahnme écumeux.

chap:\[an

Te suivant du regard sur les îlots éeumeux Sombrier dans le
lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

C'est ceci que j'ai écrit, — à la page 56 de mes Feuilles (V
Erable :

Te suivant du regard sur les îlots éeumeux, Baissèrent triste-
ment leur paupière effarée. En voyant tout à coup ta voile déchi-
rée Sombrier dans le lointain brumeux.

Peut-on Otre plus stupidement audacieux ?

FRECHP]TTE

Minuit avait jeté si clameur solennelle. La bise s'engouffrait
dans le noir corridor.

Cil A PMA X

Minuit vient de sonner à la vieille pendule Dans le noir
corridor.

FArs^sAIRn: 119

Encore mi faux, puisque j'ai écrit à la page 119 de mes Québec-
quo'ses :

Minuit vient de sonner ù la vieille pendule.

Et, comme un long frisson, sa voix encor circule...

Que l'on remarque bien (pie je ne clierhc pas à faire ici d'une]»ierre deux coups, que je ne reconstruis pas mes vers pour me disculper des accusations de plagiat que M. î^'réchette a portées contre moi.

J'aurais écrit mes vers tels que le lauréat les a fait transcrire, que je pourrais bien, n'est-ce pas, me moquer de toutes les citations de ses deux paravents.

Il n'\' a qu'un imbécile qui puisse essayer parles comparaisons qu'on vient de voir de prouver que je suis un plagiaire.

Mais admirons encore l'honnêteté du procédé dont s'est servi M. Frécliette pour établir que je suis un voleur comme lui :

CIIPMAN

Sous les bois épais tout cUdt parfums et joie. FRECHETTE

Tout était parfums et chansons, Lumière et joie.

Que l'on interroge Pèle- Mêle et les Fleurs Boréales et l'on y saura que le poète national n'a pas écrit :

120 DEUX COPAIXS

Tout ftaU parfums et clinnson^,

mais Ijiei :

Tout ^era \ ai-fuius et chanson.^.

M. Frécliette aurait-il ri assez, voj'ous, si je .n'eusse pas découvert ses faux !

Admirons toujours l'adresse de ceprestidio-itateur :

CHAPMAX

J?v>» n'a d'éinotioii.

Les parfums les plus doux n'ont plus pour moi d'arôme.

FRECLLETTK

Pour lui rien n'a d'émotion.

Les parfums les plus odorants N'ont plus d'arôme.

Jamais M. Frécliette iTa écrit les derniers vers tels que Sauvalle les a transcrits.

Ils se lisent, à lu page 4G de son Pêle-Mêle, comme suit :

Hien pour lui n'a d'émotions ; Son cœur pour les illusions is'ii plus de place.

Quand on fait des vers, voyez-vous, on est capable aussi d'en refaire, — surtout (piand on a, comme M. Frécliette. la main souple et hirgemcid ouverte.

FEECHETTK

l\ji(rpiilitnt sa merveille us ■ note.

LAUSSAIRE 121

CHAPMAX

J-Jjarjiillaaf dans l'air leurs notes inspirces.

Lisez à la page 206 de mes Qaébeequoises, et vous pourrez constater que je n'ai pa> 6cnt éparpHl'inf, mais bien ép'irpill'it.

Le faux ici n'est pas énorme, mais il fait voir que

M. Frécliette ne dédaigne pas les petits tours de
passe-passe.

CHAPMAX

Quelle est cette lueur vacillante, indécise?

PRECHETTE

Aux lueurs de la nuit vacillante, indécise».

Un autre faux, attendu que M. Fréchet a dit dans 3^{es} Loisirs, à la page 24 :

Aux lueurs de la nuit, sa silhouette grise Se détache en passant
vacillante, indécise.

Et M. Frécliette a affirmé, dans son entrevue avec Sauvalle,
qu'il est un honnête homme !

Ah ! bien, oui, par exemple.

CHAPMAX

Rumeurs plaintives et vagues, Qui montez du sein des vagues.

Nocturnes clameurs qui montez des vagues. Bruits souris et
confus, rumeurs, plainte, vagues.

M. Frécliette n'a pas écrit ça.

122 DEUX COPAIX

Voici ce qu'il a écrit, à la page 54 de Pêle-Mêle :

Nocturnes clameurs qui montez des vagues, (quand l'onde
glacée entre en ses fureurs.

Faussaire ! faussaire ! foussaire !

FRECHETTE

On respirait partout comme un vent d'épopée.

CHAPMAN On resjiirait partout de sauvages arômes.

M. Fréchette ira jamais fait le premier vers tel qu'il est là, pas plus que je n'ai fait le dernier tel que le paravent Ko 2 l'a copié.

Le poète naiioïKil a écrit dans la Voix (P un Exilé :

On respirait alors comme un vent d'épopée,

et moi j'ai écrit dans mes Feuilles <' Erable :

On resjiire partout de sauvages arômes.

!M. Fréchette a donc fait deux faux dans une seule comparaison.

Quoi qu'il en soit, il va par une autre citation m'aider à le faire connaître pour ce qu'il est.

Jugez :

CIIAr^[AX

On respire parfois comme un vent d'ami)r()isie.

FRECHETTE

On respirait alori^ comme un vent d'épopée.

FAUSSAIÎK 1-23

Pour me faire trouver eu faute, le htKré'ttj oubliait qu'il avait déjà cité le dernier vers eu le modifiaut, vient de le transcrire exactement tel qu'il se trouve dans la Voix d'un Exilé, et l'adverbe alors qui remplace Tad verbe parfont qu'on a vu tout à l'ieure, le condamne, une fois de plus, comme falsificateur imbécile.

Au surplus, qu'on jette un coup d'cell aux pages 21 et 26 du L'Uiréal: ni'inqKé, et l'on y constatera l'oubli stupide dont je veux parler.

Mais revenons aux comparaisons faites par Marc Sauvalle pour M. Frécbette ou par ^f. Frécbette pour Marc Sauvalle :

CIIArMAX

Xous longions des rochers de feuillages couverts ; Devant nous s'enfuyaient des ailes éclatantes ; Et les arbres, penchés sur les vagues clr.mtantes, Semblaient nois s:\lucr de- leurs éventails verts.

frp:ciiette

Rasant les ilots verts et les dunes d'opales,

Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,

Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,

S'enfuyaient en avant

On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive, En arceaux parfums penchés sur sen chemin, • Saluaient le héros.

M. Frécbette a pris tous les vers qu'on vient de lire dans trois stropbes de la Découverte du Mississipi;

il les a groupés en une seule stancce, pour la comparer avec une des miennes, et l'on peut voir dans le texte originaire du poète nationil que le premier alexandrin qu'il a citj n'est pa-; suivi des vers qu'on a vus, mais de ceux-ci :

Dr "/iit';vndrc en inéauLUv, au lil de l'oinle pille,

Suivre le cours des lluts errants.

A. son aspect, du sein des ilottantes ramures Montait comme un concert de chants et de murmures, etc.

Maintenant, qu'on relise les vers de la dernière citation que Sauvalle lit pour M. Frécliette ou que M, Frécliette fit pour Sauvalle, et Ton découvrira qu'il n'y a pas là deux désinences qui riment ensemble, ce qui est très rare dans les vers français.

Est-ce assez canaille et assez idiot ?

M. Frécliette a pourtant agi encore plus hardiment et plus sottement pour taire la comparaison

:<uivante :

CHAFMAX

On a fait un palais avec des l)loc3 de glace. Son portail est orné d'ctranges.//om7'.s'o)i«. Du sommet transparent de sa tour l'œil cmlirasse De séduisants aspects, d'immenses liorizons.

Le givre à ses lianes met de folles dentelures ; L'aurore de rubis étoile son cristal ; Et, lorsque le couchant rougit ses crénelures, < >n dirait un taldeau de conte nririital.

l-AUSSAIRE V2ô

FRECHETTE

Des frimas cristallins l'étrange .^oraiwn. Dans le cadr3 idéal d'ici conte d'Oiiint.

Comme on Ta vu, il y a un instant, M. Frécliette m'a fait écrire dans ma première stroplic florissons 'pour frondaisons, et, non content de cette falsification, il a pris, à la page 167 de la dernière édition de ses Fleurs Borée les, ce vers :

Dos iViinas cristallins l'étrange florisson,

et l'a accolé à cet autre :

]nns](> cadre idéal d'un conte d'Orient,

copiant le dernier vers dans la pièce Le Saint- La" re ut, à la page 41 de sa Ijégende d'an Peuple.

Il a, en puisant dans deux volumes, réussi à former un disticpie ; le distique fait, il l'a falsifié, puis Ta comparé avec deux vers presque voisins de mon Palais de Glace., où se trouvent les strophes qu'on vient de lire.

Et remarquez que le dernier alexandrin de M. Frécliette a été publié quatre ans après l'apparition de mon Palais de Glace, qui fut lu pour la premièrd fois dans la Patrie de 1884, et que le Coarrier da Canada réédita, l'hiver dernier, à l'occasion du carnaval.

Encore une fois, peut-on être plus niaisement audacieux ?

Si toutes ces comparaisons, faites par M. Frocliette pour Sauvalle ou par Sauvalle pour M. Froclietto, n'étaient pas si fastidieuses, je pourrais continuer à vous démontrer jusqu'où l'on a, dans le Lmiré it manqué, poussé l'audace du faussaire.

Mais je crois eu avoir fait plus que suffisamment voir pour établir que j'ai été en butte à une macliination plus déshonorante, si c'est possible, que le vol de la Bastille Rouge.

Et c'est avec de pareils moyens que le lauréat a cru pouvoir refaire sa réputation d'écrivain !

Quoi qu'il en soit, que ^\ . Frécliette emploie tous les moyens qu'il voudra pour tâcher de blaguer le public, il est irrémédiablement coulé.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une opinion là-dessus dans tout le pa^s ; et je ne saurais, à ce propos, résister à la tentation de publier une lettre et une fable qu'un de ses anciens admirateurs vient de m'adresser et qui toutes deux inter[]rètent bien. j'en suis sûr, le sentiment publié à son égard.

Voici d'abord la lettre :

" Ottawa, 3 juillet 1894.

" Monsieur,

" Vous aviez blessé mortellement Fréchettte dans votre livre. Vous êtes en train de rachever, ou

plutôt VOUS êtes après l'enterrer. Il n'a pas volé ce qui lui échoit, certes ! Qu'est-ce qu'il n'a pas fait pour se rendre odieux ! 11 suffisait que quelqu'un le regardât un peu de travers pour qu'il bondît sur lui et le déchirât à belles dents. Il se croyait nn lion, mais voulait être pris pour un tigre, et il passait son temps à miauler et à grincer des dents, portant la terreur dans les parages où il était certain à l'avance de remporter des victoires faciles. Vous n'avez pas eu peur de ce prétendu tigre, vous l'avez saisi k

bras-le-corps, vous lui avez arraché la peau sous laquelle il faisait tant de tapage, et, une fois cette peau arrachée, le public étonné a vu que ce grand massacreur n'était qu'un singe.

" Je crois que la fable que je vous envoie est pleine d*à-propos et d'actualité, et serait une bonne réponse à l'apologue que Fréchette a jaiblié contre vous. Sa publication dans un de vos articles lui serait, en tout cas, d'autant plus cruelle qu'elle a été écrite, comme vous le savez, par son fétiche le grand Victor.

" Je vous félicite d'avoir su si bien venger les
lettres et les gens, et je vous prie de croire que tous
les hommes bien pensants applaudissent à votre
Laiiréat, et surtout à vos derniers articles de la
VérKé.

" Agréez, " etc.

Lisons maintenant la fable en question :

128 DEUX COPAIKS

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,

Vn singe d'une peau de tigre se vêtit.

Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.

Il avait endossé le droit d'être féroce.

11 se mit à grincer des dents, criant : " Je suis

Le vainqueur des lialliers, le roi sombre des nuits."

Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines.

Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines.

Egorgea les passants, dévasta la forêt.

Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.

Il vivait dans un antre, entouré de carnage.

Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.

Il s'écriait, poussant d'atïroux rugissements :

" Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;

Devant moi, tout recule et frémit, tout émigré,

Tout tremble .• admirez-moi, voyez, je suis un tigre ! "

Les btttes l'admiraient et fuyaient à grands pas.

Un belluaire vint, le saisit dans ses bras,

Déchira cette peau, comme on déchire un linge,

Mit à nu ce vainqueur, et dit : " Tu n'es qu'un singe ! "

Oui, M. Fréchette irest qu'un singe littéraire, et ce qualificatif lui appartient d'autant mieux qu'il ne peut absolument rien faire sans imiter quelqu'un.

En tout cas, il a, depuis quelque temps, fort piteuse allure, ce pauvre mime, et quelqu'un, à qui j'ai fait voiT la fable qu'on vient de lire, me disait :

— Vous n'avez pas seulement arraché à M. Fréchette sa peau de tigre, mais vous avez à tel point éconrté le singe, qu'il ne lui

reste plus rien pour. . . s'accrocher.

DEVANT DEUX TOMBES

Au lieu de répondre à tout ce (|ui précède, M. Fréchette' s'est embarqué pour la Fiance, où il a passé, m'a-t-on dit, un mois à courir après des écrivains de troisième ordre pour se faire des réclames qui ... ne paraîtront pas.

Durant son séjour à l'étranger, il a aussi écrit pour la Pairie des lettres, dans lesquelles il retraçait ses impressions de voyage, et deux de ces lettres ont créé ici une profonde émotion.

Seulement, je dois me hâter de le dire, il y avait toute autre chose que de la S3'mpathie dans cette émotion-là, et M. Fréchette doit regretter de l'avoir provoquée, si l'on peut en juger par la magistrale leçon que M. Cliapais lui a faite, à propos du comte de Paris et du général .Bou langer, dans les lignes suivantes :

lo'3 DEUX COPAINS

" La dernière lettre de voyage écrite par M. Fré- -chette à la Pairie est odieuse.

" La mort du comte de Paris, cette mort admirable qui a remué tant de cœurs clirétiens, et qui vient de dicter à Mgr d'Hulst les pages émouvantes que nos lecteurs connaissent, cette mort n'inspire à M. Fréchette que des injures grossières et des farces o<lieuses.

" Lisez ces lignes ineptes :

Lp petit-fils de Loais-Philippe, couua, ou ne sait trop do ■quel droit, sous le titre de comte de Paris, est donc mort, sans avoir pvi monter sur le trône de ses illustres aïeux, sans Avoir reconquis aa couronne, et s'être ofi'ert en sacrifice pour le bonheur de son pays !

Encore un enfant du miracle de disparu !

Et cela, malgré ^5on droit divin et les desseins de la Providence qui— à moins qu'on ne nous ait trompés — tenait tant à voir ce représentant des saines traditions rétablir en France les beautés de Tancicn régime.

A quoi cela lui a-t-il servi d'avoir renié son père et son grand-père, en prenant le nom de Philippe VII pour mieux <>ntrer dans les bottes du comte de Chambord ?

Je crois voir d'ici le désappointeuK^nt (pie la triste nouvelle a dû créer dans certains quartiers, au Canada.

Il est vrai qu'il reste à tant d'espoirs frustrés la ress: ur>^c du prince Gamelle.

On peut toujours se rabattre sur l'intéressant cavalier servant do la Melba.

DEVANT DFXx TOMIÎKS ' 131

Il n'a pas écrit dos vers à Sarah Bernlian.lt, lui !

Et puis, il a ses droits, que diable ! ses droits que son père n"a pas oublié de lui transmettre religieusement dans l'intérct de la grande cause.

" Voilà la tenue de M. Fréchette en présence de cette tombe entr'ouverte, devant laquelle tous les partis se sont inclinés avec respect.

" C'est la tenue d'un gavroche ou d'un saltimbanque.

" Il ne s'agit pas ici de monarchie et de république. Nous sommes des ceux qui ne croient plus au futur de la monarchie traditionnelle en France.

" Mais il s'agit d'un grand exemple de foi morale, de courage, de résignation, de foi vive et tranquille : il s'agit d'un prince mort en exil, d'un chef de famille léguant aux siens, avec le souvenir de ses vertus, des enseignements et des conseils empreints d'une majesté et d'une grandeur souveraines !

" Et M. Fréchette, qui pourrait au moins se taire, ricane et insulte !

" Encore un enfant du miracle de disparu, s'écrie-t-il avec une joie stupide !

" Voilà la noblesse de sentiments, voilà l'élévation d'idées, voilà la générosité d'âme de M. Fréchette.

" C'est le fond du cœur qui se montre, et ce fond n'est pas beau. 9

132 I Kux corAixs

" Il y a quelques semaines, M. Fréchet se trouvait, auprès d'une autre tombe, celle d'un malheureux dont les aventures publiques et privées se sont dénouées par un suicide, loin de l'épouse et des enfants abandonnés, sur le monument funéraire d'une femme qui n'avait pas été la sienne.

'• Et cette fois, devant le tertre du cimetière d'ixclle où repose le cadavre de ce suicidé, M. Frécliettes'incliait ; il était ému, respectueux, et il emportait religieusement comme une relique sacrée une fleur fragile poussée sur cette triste et misérable tombe.

" Ce contraste, dont M. Fréchette nous a donné le spectacle, le peint sous de déplorables couleurs. Voici deux morts, l'une chrétienne, héroïque, grande et sainte ; l'autre impie, criminelle, scandaleuse et lamentable : M. Fréchette donne une larme de sympathie à la dernière et un grossier outrage à la J]remière.

" Le plus cruel ennemi du hmréat découronné

n'aurait pu lui faire subir une plus terrible exécution

morale que celle qu'il vient de s'infliger de ses

propres mains."

Ce n'csb pas la première fois que M. Fréchette a écrit comme un maroufle à propos des hommes et des choses d'outre-mer. Il v a une dizaine d'années,

DEVANT DLUX TOMEPS 1Q^

pour c'iiercher à plaire à la République française et s'en faire nommer elievalier de laLé^^ion criionueur, il a essayé — comme on l'a vu dans mon livre Le Lauréat — de souiller la mémoire des anciens rois de France dans un pamphlet ordurier plagié dans Larousse. Et malheureusement cette avanie lui a valu la rosette de chevalier.

Dans une occasion un peu plus récente, le poète national a agi d'une manière non moins odieuse. Pour tîcher d'avoir du roi Alphonse XII une décoration quelconque, il a, dans une pièce en

grande partie imitée de tout ce que Hugo, Musset et Gautier ont écrit sur l'Espagne, jeté de la boue à cette même République française, parce qu'il avait pris fantaisie à quelques boulevardiers en délire de huer, à son arrivée à Paris, le monarque espagnol, à l'occasion de sa nomination comme colonel d'un régiment de uhlans.

Mais heureusement Alphonse XII était assez perspicace pour deviner le mobile qui avait fait agir M. Fréchet, connaissait assez la langue française pour juger de la valeur de la pièce de vers qu'il lui avait adressée, et pour ne pas décorer le poète national pour des vers aussi hypocrites et aussi plateaux ceux-ci, par exemple :

Depuis quand est-ce donc par des (liarivaris Que la France reçoit l'hôte qui la visite ?

13J: DEIX COPAIXS

Retournons-nous aux temps du Borusse et du Scythe ? Ton beau titre de peuple éminemment courtois, Des sots, pour l'abdiquer, monteraient sur les toits.

O folie ! est-ce là de la vertu civique ? Tu renoncerais donc, sublime République, Si belle en tes succès, si noble en tes revers, Désormais à donner l'exemple à l'univers ?

Ce prince, chef élu d'un grand peuple éclairé, Devait passer chez toi comme un être sacré. C'est un monarque, soit ; en est-il moins un homme ? Et puis Néron lui-même, à l'étranger, c'est Rome.

Oh ! non, vaillante Espagne, en ces hideux excès Je ne reconnais point le noble sang français. Ce n'est pas là, non plus, la République hère t^ui disait à chacun des peuples : Sois mon i^rhre !

Maintenant dites-moi, mes amis, ce qu'il faut penser d'un républicain qui injurie la République pour une faute qu'elle n'a pas commise, et qui se fait le défenseur de la monarchie pour une décoration qu'il convoite. Dites-moi si, en jetant l'injure à la face des républicains de France auxquels il devait de la gratitude pour la décoration qu'ils lui avaient donnée, en comparant à Is^éron Alphonse XII qu'il faisait mine de venger, M. Fréchette pouvait jouer plus lâchement et plus stupidement le rôle de valet. Dites-moi lequel, du flagorneur ou du saltimbanque, on doit le plus mépriser dans la personne du hiuréat!

UN REVENANT

Pour se douir une eoiitûauee, après la ru le somoicG qu'il reçut de M. Ghapais à propos du comte de Paris et du général Boulanger, — le poète nat'Oii'il[^] à l'iustar des gamius grimaçant aux gens bien élevés qui les ont réprimandés pour leurs polissonneries, se mit à faire des pieds de nez aux rédacteurs du Courrier (hi C<nia(.hi et de la Vérité.

]Mal lui en prit, car M. Tardivel lui servit une salade qui faillit l'étouffer, qu'il ne pourra jamais digérer complètement, et dont on peut juger par les lignes suivantes, détachées de la Vérité du 3 novembre dernier :

" Dans la Bit.ric du 20 octobre, M. Frécbette, pour se vanter, pose au revenant. Son article intitulé : Un revenant[^] commence ainsi :

'■ ■ Vous pcns3Z peut-être qu'il s'agit de mon retour d'Europe ? Vous n'y L-tes pas. C'est beaucoup plus s(:!'rieux. Je

reviens do l'autre monde, ni plus ni moins, — de l'autre monde, où mes amis Tiirdivel et Tliomas Chapais m'envoient <le temps en temps... Tardivel, lui, ne se gêne pas, il m'assassine. A chaque instant j'apprends que le saint homme «l'a assassiné... Thoma? Chapais... ne m'assassine pas, lui, il nie siiii iic."

" Et M. Frck'bette termine sa colonne de facéties en se demandant si Ton pourrait jurer en cour de justice que Tardivel a sa raison.

" Tout cela pour prouver que M. Frécliette n'est pas mort, qu'il se porte même à merveille.

" Eh bien ! le poète ne réussirai pas, par quebjues farces et quelques gambades, à tromper le public sur la gravité de son cas.

*' Il n'est pas mort, puisqu'il gambade ; mais un liomme mort vaudrait mieux que lui, car un mort n'est jamais ridit-ule, tandis que M. Frécliette l'est.

" On se souvient du voyage que M. Frécliette fit en France, il y a huit ans, croyons-nous. Alors, n'étant pas connu, il passa pour quelqu'un, là-bas comme ici. On lui fit partout bon accueil. Il recevait des compliments, des invitations ; les hommes di.' lettres à la mode le reconnaissaient comme un des leurs. De loin, la réclame aidant, c'avait vraiment l'air d'une ovation.

''' l'Ai 1804, y\ . Fréchettc retourne en Europe.

UX REVENANT

Quel désastre ! Personne n'a l'air de le connaître, précisément parce que tout le monde le connaît maintenant. Pas un petit bout de réclame dans les journaux du boulevard, pas l'ombre d'un interview, pas de dîner, pas de conférence, rien. Car, s'il y avait eu quelque chose de tout cela, la P(/^r/> nous l'aurait fait connaître, au risque de blesser la modestie bien connue du poète. Tardivel lui-même n'aurait guère pu passer plus inaperçu dans la ville-lumière que M. Fréchette vient de le faire. Un vrai désastre, vous dis-je.

" Seule la grande Sarah paraît avoir remarqué le passage en France du gros Louis. Dans une lettre qu'a publiée la Pnfrir. du G octobre, M. Frécliette a bien voulu nous apprendre que l'actrice " avait en la gracieuseté de lui offrir une loge"" — unep'^ss^', comme on dirait en eanayen — ce qui lui a permis d'aller au théâtre sans payer — détail non sans importance pour M. Fréchette — et " d'avoir sous les yeux, durant quatre heures, toutes les illustrations de l'art, du journalisme et de la critique à ce moment présentes à Paris ". Il ajoute que " deux de ses proches voisins étaient Francisque Sarcey et Paul de Cassagnac ". Mais ces illustrations, il a dû se contenter <le k's avoir sous les yeux durant quatre heures. Aucune d'elles ne paraît s'être entretenue avec le grand homme même durant quatre minutes. M. Fréchette a parcouru son Paris, et son Paris,

1S8 DEUX COI'AIXS

r^auf la fidèle Sarali. n'a pas fait semblant de le reconnaître.

" Trop connu, voyez-vous, pour être reconnu ! C'est profondément triste.

" Non, monsieur Frécliette, ce n'est pas Tardivel qui vous a assassiné, ni Thomas Cliapais qui vous a saicidé : c'est Cliapman qui vous a déplumé. Et vous avez passé et vous passerez désormais à Paris comme un Canaycn quelconque, sans être remarqué, si ce n'est 2)ar Voisean des pays bleus. Car c'est bien fini, soyez-en convaincu.

" Un paon qui se déplume peut espérer voir repousser sa parure ; mais le geai qu'on déplume est condamné à rester geai per oinnia sœcida sa'cxloru/n.

" J.-P. Tardtvel. "

M. Tardivul, (pii est un de nos meilleurs juges en littérature, m'a beaucoup aidé à démolir)- M. Frécliette, eu approuvant dans la Vérité la critique que j'ai faite de ses œuvres. Et ce qui doit avoir été bien cruel au poète naiioiiaJ, c'est qu'au lendemain de l'apparition de mon Lauréat — dans lequel je prétends qu'il ne sait absolument rien en fait de lexicologie — ^f. Tardivel corroborera mon assertion à ce sujet par l'article qui suit :

" M. Frécliette a eu la main particulièrement

UX REVENANT

malheureuse en feuilletant son dictionnaire et sa grammaire pour bâtir son Corrigeons-nous de samedi dernier. Yovons, sans plus de préambule, quelquesunes de ses bévues :

Fier. — Les Caniliens l'ont un étrange alms du \noiJie)\ Ils le mettent, pour ainsi dire, à toutes les sauces.

Quand la glace est vive et scellée, nous disons (qu'elle est tiède.

Si quelqu'un est content, heureux, satisfait, nous disons qu'il est fier.

Nous employons encore le mot fier comme synonyme de vaniteux.

Tout cela n'est pas iraisais.

Fier veut dire aîti. arrogant, superbe, .unlacieux, intrépide, nobl(% élevé, une foule de choses : mais à peu près rien de ce que les Canadiens lui font dire.

" Les Canadiens ne sont pas aussi bêtes fpie leur prétendu po3te soi-disant national voudrait le fairecroire.

" D'abord, nous lisons ce qui suit dans le Dictionnaire des iHc-tionnuirrs^ au mot fier : '• Tech. — DitRcile à travailler à cause de sa grande dureté. Ce bloc est trop fier ; il faut le mettre de côté." Les- Canadiens ont donc parfaitement le droit de dire que la glace Q&i fière quand elle est très dure.

" Et d'une !

" Le même dictionnaire donne l'exemple suivant :

140 DEL X COPAIXS

" Il est tout fier d'avoir réussi. '" Cela ressemble singulièrement an canayen que]\[. Fréliette déteste tant.

" Et de deux '.

" Même dictionnaire : " Fier comme Artaban. Plein de vanité, de morgue."

" Et de trois !

KoTAïïiox. — Je lis à chaque instant, dans les journaux qui s'occupent d'agriculture ; le système de ratution. C'est un anglicisme. On devrait dire assolement.

" En voilà une grosse, par exemple ! Rotation est aussi français qu.' a ssolou fut. îsTous lisons dans le dictionnaire de Mgr Paul Guérin : " AaRic. : — Hotation des récoltes, série d'opérations par laquelle les champs reçoivent chaque année des semailles différentes qui ne reviennent sur la même terre qu'après un certain nombre d'années. ..Cette combinaison et cette succession de cultures constituent l'assolement."

"" Comment trouvez-vous ça pour un <i nglicUiïie !

" Et de quatre !

AvAUïK. — Ce mot est employé souvent à tort comme synonyme d'accident : Ma voiture a sul>i une avarie, il nie faut la l'aire radoiier. Ararie est un terme maritime ; il ne s'emploie que pour les embarcations ; de même que radouber, que le mot canayen rahuer a la prétention de représenter.

rx nr.VKXAXT 141

" Ali ! Ai'tirn- lie s'emploie que pour les embarcations ! Voyons ce que le Dictionnaire des dlr-tionnaires en dit : " Se dit quelquefois en parlant de marchandises dont le transport se fait par terre. Par extension. Détérioration, dégât, accident. Une meule mal exécutée donna naissance à de grandes avaries (M. de

Dombasle.) Fig. On a beau rire, faire des vaudevilles, des pliy siologies contre l'hymen ou ses avaries, il y a dans le mariage un prestige indestructible (Mme de (Tir.)." Et plus loin, au mot Avarier : " Attendez, sergent, j'ai une patte avaiiée, mais les reins et les bras sont encore solides, je vais vous donner un coup de main (E. Sue.). S'avarier. Ces blés se sont avariés dans le grenier. Café, sucre avarié."

" Par consé(pient, en français comme en canayen, on peut dire parfaitement que la réputation littéraire de M. Fréchette est avariée ou a reçu des avaries !

" Et de cinq !

" Voyons nn/oahir. maintenant, qui, selon M. Fréchette, ne s'emploie que pour les embarcations. Citons tonjours Mgr Guérin : " Ane, Réparer, en général... Rebouter, renouer. Vous n'avez point guérie celle qui estoit desrompue. {Bible, éd. 1556"). Ra-doaber, dans le sens de réparer, en général, est un excellent ar-cliaïsme que les Canadiens ont très bien fait de conserver, (^uant à R(i(loiiier, ce n'est pas un

142 DKUX COPAINS

si grand crime, non plus, et nous sommes parfaitement convaincu qu'il ne faudrait pas converser bien longtemps avec un habitant de Saint-Malo avant de l'entendre dire.

" Et de six !

BÉATis. — l^n ragoût de hfiath, comme on dit ici, n'est pas français. Le mot est héatilles.

" Mgr Guérin nous dit " rpi'on rencontre an XVII. s. la forme masculine Béatil. Avec des champignons, béatils, ■ andouillettes." Pourquoi, pour l'amour d'une l, sans calembour, faire cette chicane d'Allemand à béotis?

Kestks. — Xe dites point les restes do la tal)le,, du repas ; ce mot a vieilli.

Dites : les rdiefs.

" Le plus récent des dictionnaires, celui de Mgr Guérin, n'indique pas ce mot comme vieilli, puisqu'il dit : " Absol., au pi. Ce qui reste d'un repas. Manger les restes. " Et quand bien même le mot aurait vieilli, pourquoi cet acharnement stupidecontre nos archaïsmes ?

" Et de sept !

" Sept grosses bévues et une chicane ridicule dans une seule colonne ! C'est Corrigez-moi, et non Corri- (jrois-nous que ^M. Erécliette devrait mettre en tête de sa promenade hebdomadaire à travers le dictionnaire et la o;rammaire."

UX KE VEXANT

Depuis que les lignes ci-dessus ont paru, le hniréat a cessé de publier hebdomadairement son fameux Corrigeons-nous. Il a enfin compris qu'avant de corriger les autres il devait essayer de se corriger lui-même, et, bien que la Patrie ait annoncé qu'il allait bientôt reprendre son cours de lexicologie, il y a gros à parier qu'il ne remettra plus les pieds dans cette o;alère.

Avant de voir le laurier, M. Frécliette, j'ai encore quelque chose à vous dire.

Ça sera court, mais vous trouverez cela peut-être joliment long.

Voici :

Il y a dix-huit mois, vous étiez à Tapogée de la gloire, ou plutôt au paroxysme de la frénésie de faire parler de vous.

A force de plagiats éhontés et de réclames assourdissantes, vous étiez parvenu à vous jucher sur un piédestal du haut duquel, je Tai déjà dit, vous vous amusiez à cracher sur la tête des passants.

Vous aviez une foule de fervents qui ne juraient que par vous, et deux sociétés d'admiration mutuelle, une à Québec et l'autre à Montréal, vous avaient choisi comme leur chef, et venaient de temps à autre

14G DEL X COPAINS

déposer à vos pieds des cassolettes pleines de l'encens enflammé d'un culte aussi sérieux que les nôtres.

Grisé par cet encens, vous aviez fini par croire que vous étiez un dieu, quelque nouveau Jupiter tonnant, et vous pensiez avoir remué la foudre •chaque fois qu'il vous arrivait d'éternuer.

Quand quelque profane passait devant vous sans courber l'échiné, d'un bond furieux vous descendiez de votre piédestal, vous vous mettiez à courir après lui avec une gaule ou un bâton.

C'était, vous l'avouerez, étrangement oublier la dignité qui convient à un dieu ; c'était, de plus, jouer un rôle très hasardeux ; et si vous aviez eu la plus légère dose de jugement, vous auriez compris que, parmi ceux que vous écrasiez de votre morgue ou que vous menaciez de vos coups, il pouvait peut-être se trouver quelqu'un capable de vous démasquer et de vous faire rendre gorge.

Le manque de jugement et l'infatuation vous ont empêché de soupçonner même que le moindre choc pouvait vous faire culbutter du socle de carton-pâte où vous vous dressiez au milieu d'une auréole de ferblanc. Et vous voilà maintenant étendu sur le dos, les reins cassés, le cou tordu, dans la poussière étoilée des larmes de quelques rares disciples assez naïfs pour ne pas vous lâcher.

Vous voilà gisant dans une posture dérisoirement pénible et humiliante, et le public, à qui j'ai fait connaître vos vols, vos mensonges et vos faux, se demande, stupéfié, comment vous avez pu tomber de si haut.

En effet, vous étiez apparemment monté bien liant, monsieur Frécliette, et vous devez maudire la minute où il vous vint à l'esprit de faire des fables satiriques, sans lesquelles vous pourriez encore éblouir les monocles des sociétés d'admiration mutuelle par l'éclat de vos verroteries littéraires.

Oui, vous étiez, aux yeux de bien des gens, monté très haut, et depuis que je vous ai fait faire la culbute, depuis quinze mois que je vous tourne et retourne sur le gril, pas une seule voix, dans la presse canadienne, à part celle de deux étrangers à gages, n'a protesté contre le châtement que je vous inflige.

Je vous le demande, monsieur Fréchette, si quelque écrivain parisien osait, un de ces quatre matins, accuser Leconte de Lisle d'être un plagiaire, pensezvous que la presse française resterait impassible et muette devant une pareille audace ?

Il s'élèverait dans tous les journaux de Paris et de province un tel cri de révolte et d'indignation contre le détracteur d'une des gloires de la France,

148 J'Eux Copains

(j[ue le misérable serait x^eut-être obligé de fuir son pays pour aller cacher à l'étranger le ridicule de sa tentative et la honte de son insuccès.

Eh bien ! ce qui ne pourrait manquer d'arriver en France à celui qui aurait la sottise et l'effronterie de contester la probité littéraire de Leconte de Lisle, me serait advenu, n'est-ce pas, si je n'eusse réussi à prouver les accusations de plagiat que je portais contre vous.

Ayant été considéré, depuis si longtemps, comme notre poète national, les vengeurs ne vous auraient pas fait défaut, monsieur Fréchette, et j'aurais été écrasé sous une telle averse de lazzi, de sifflets et d'imprécations, que je n'aurais eu rien de mieux à faire que d'aller me cacher dans un pays d'où vous n'auriez jamais dû revenir.

Mais les hommes qui dirigent ici l'opinion publique ont compris tout de suite, par les documents dont j'appuyais mes dénunciations, qu'ils avaient été honteusement trompés par vous, que récrimain (qu'ils avaient honoré comme une de nos gloires les plus indiscutables était un vrai brigand littéraire ; et mes articles du

Courrier du CañuKln et de hi Vérité, loin de susciter contre moi des représailles, m'ont valu les applaudissements les plus chaleureux.

Aussi, depuis qu'il se publie des livres dans noti-e pays, jamais ouvrage littéraire ne s'est écoulé aussi

facilement que mou Lauréat ; et quelqu'un a constaté, par un petit calcul bien facile à faire, que, étant données la population de la France et celle du Canada, ma critique a eu, par comparaison, autant de vogue qu'aucun volume du plus populaire romancier parisien.

Est-ce (pie cela est assez sio-uuieatif, monsieur Fréliette?

Je ne parle pas ici du succès de mon Lauréat par vanité, mais uniquement pour faire comprendre que la justice de ma cause devait nécessairement assurer la réussite d'un tel travail.

Et remarquez que je n'ai pas vendu mon livre seulement à des membres du clergé et à des amis politiques, comme l'a prétendu un de vos truchements.

Î^on, monsieur Fréchette ; et si je vous faisais voir la liste des personnes qui, parmi vos intimes, ont souscrit au Lauréat ; si vous pouviez lire les lettres que des écrivains de France m'ont écrites pour me féliciter de la critique de vos œuvres, vous sauriez jusqu'à quel point vous êtes coulé.

Incontestablement, ma critique a eu un succès inouï pour notre jeune pays, et si vous aviez pu entendre les observations qui se faisaient sur votre prétendue gloire littéraire, lorsque mon volume

parut, vous auriez compris qu'il était p[^]rfaiteinent inutile de clierclier à vous défeudre des accusations que j'y ai formulées avec toute la prudence d'un honnête homme combattant un drôle.

Le calfeutrage soyeux et velouté de vos somptueux lambris ont empêché une grande partie des rumeurs du dehors de parvenir à vos oreilles ; un entourage obséquieux et vigilant a fait aussi grand bruit autour de vous pour les étoutfer, et, contiant dans un prestige dont vous jouissiez depuis trente ans, vous avez naïvement espéré que, si vous pouviez faire croire que je vous avais plagié, cela vous sauverait.

Pour atteindre ce but, vous n'avez reculé devant aucun mo3'en.

Vous avez inventé une entrevue qui n'a jamais existé que sur votre papier ou celui de Sauvalle, vous avez fait falsifier mes vers, vous avez dénaturé vos propres écrits, vous avez poussé la bassesse jusqu'à me faire attaquer dans ma vie privée.

Lîkhc !

Oui, vous venez, par les articles de vos deux paravents, de prouver que vous êtes un lâche.

A[^]ous êtes un liiche, parce qu'au lieu de m'attaquer sous votre signature vous vous êtes caché derrière llouUaud et Sauvalle pour me combattre.

Vous êtes un lâche, parce ^110 vous avez fait signer à ces deux valets des écrits mensongers, que, par un reste de prudence pourtant bien inutile, vous n'auriez pas voulu signer vous-même.

Vous êtes un lâche, parce fpie vous rendez les coups dont je vous enveloppe à des prêtres, cpïi ne peuvent pas et ne voudraient pas, non plus, vous le savez, se colleter avec un tler-à-hras de carrefour.

Vous êtes un lâche, parce que, galopant sans cesse dans des flaques de boue, vous essayez de faire croire que les gens qui reculent devant les cclaboussures ont peur de vous.

Et, malgré le dévoilement de vos plagiats et de vos faux, vous croyez encore survivre à l'écorchement que vous venez de subir ; vous osez, comme on l'a vu dans votre entretien avec Sauvalle, pousser des ricanements à propos de mon Ldur^at.

C'est le temps de vous appliquer encore ces vers de votre ami le grand Victor :

Je t'ai saisi. J'ai mis réciteau sur ton Iront ; Kt maintenant la foule accourt et te bafoue. Toi, tandis qu'au poteau le châtiment te cloue, Que le carcan te force à lever le menton, Tandis que, de ta veste arrachant le bouton, L'histoire, à mes côtés, met à nu ton épaule. Tu dis : " Je ne sens rien ! " et tu nous railles, drôle ! Ton rire sur mon nom gaîment vient écumer. Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.

152 DEUX corAixs

Et niiaiiitenant que vos attaques occultement brutales m'ont forcé à parler aussi rudement, montrez, monsieur Fréchette, que vous gardez un reste de cœur.

Sortez de la cacliet3 où vous êtes blotti depuis si longtemps, et venez m'attaquer en face, visière levée, sous votre propre signature.

Ecartez Sauvalle, et approchez seul.

Je vous attends.

Puisque les prêtres, sur lesquels vous déversez la haine que vous me portez, ne peuvent aller vous combattre sur le tréteau où vous étalez crânement le bariolage de votre maillot de lutteur lorrain, je suis prêt, moi, à vous y rencontrer.

Je suis votre homme.

Sortez de votre cachette.

. Mes livres sont là.

Mes accusations sont formulées.

Je vous attends.

ERRATA

Page 15, 3ième ligne, au lieu de :

Depuis que l'article précédent fut publié, etc., lisez :

Depuis que Tarticle précédent a été publié, etc.

Page 32, 1er vers, au lieu de :

Demain, â bien des pleurs des chants snccèderon*, etc., lisez :

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont, etc.

Page 91, 14^{ième} ligne, au lieu de :

...mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complètement,

lisez :

...mais elle n'a pas été démasquée d'une façon assez complète.

Pages 93 et 94, au lieu de " démarquage ", lisez " démarcao'e".

Page 116, 4^{ième} ligne, au lieu de :

...ma naïveté est aussi grande que l'imprudencedu lauréat est sans égale, etc.,

lisez :

...ma naïveté est aus;i grande que l'impudence du lauréat est sans égale.

Page 129, 4^{ième} ligne, au lieu de :

...pour se faire des réclames, etc., lisez :

...pour se faire faire des réclames, etc.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/deuxcopainsrploochapuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.